

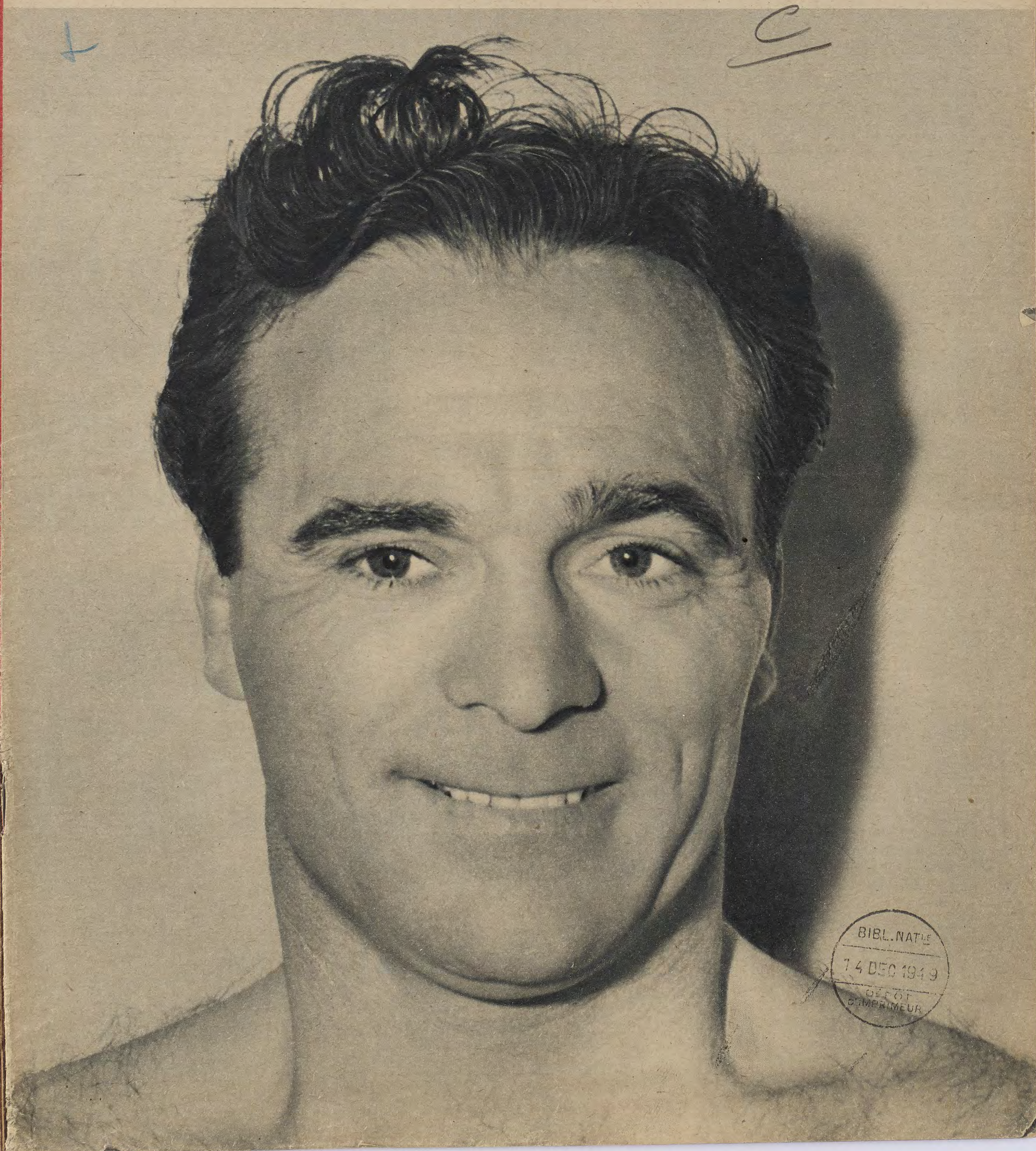
But CLUB

NUMÉRO SOUVENIR

32 Pages

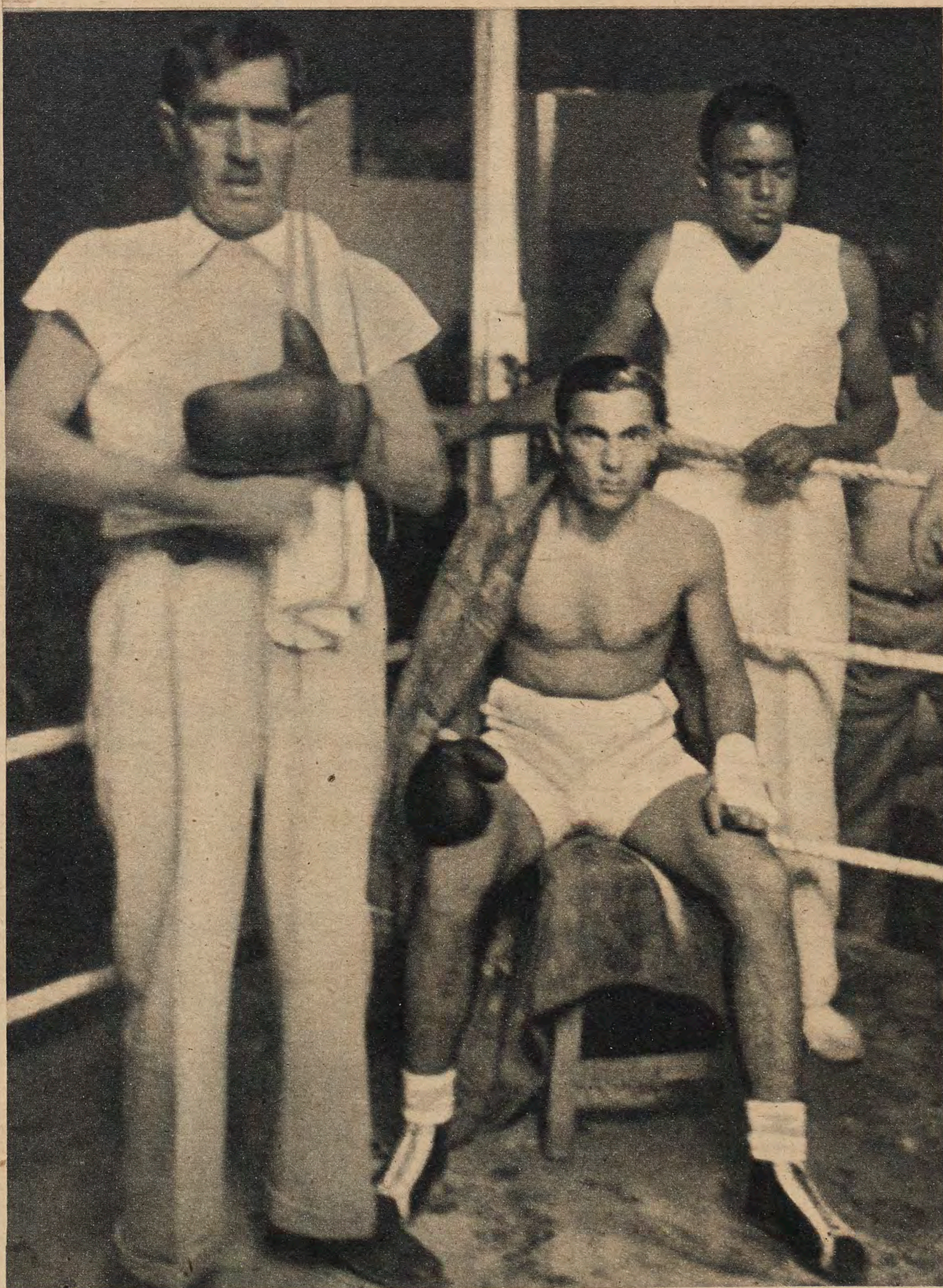
50 Francs

CERDAN



Ici, sur ce ring de Casablanca, en 1933

Marcel Cerdan entrait dans la carrière...



Ici, sur ces flancs

Cerdan a trouvé

★ Que de résolution dans l'attitude de ce jeune débutant qui, sur son tabouret, attend que résonne l'heure du combat! Tandis que son père essaye un gant, Marcel, le regard décidé, est impatient d'entendre le premier coup de gong pour commencer un match dans lequel, on le sent, il va lancer toutes ses forces sans souci du danger. En face de Marcel Cerdan, dans le coin opposé, se tenait l'Espagnol Gomez qui, ce soir-là, devait s'avouer vaincu. Que nous sommes loin de la concentration bouleversante, presque craintive, qui devait être celle de Marcel, champion professionnel, cinq ans plus tard... et grande vedette mondiale dix ans après... ★





désertiques et abrupts du Pic Rodonto (Açores) le 27 octobre 1949
la mort avec les passagers et l'équipage du Paris-New-York



IL EST TOMBÉ EN PLEIN CIEL DE GLOIRE

La main lourde de la mort a fermé les yeux de Marcel. Elle a éteint son sourire. Elle a, d'un seul coup, frappant en aveugle, arraché à notre affection cet être d'exception. Elle a réussi ce que plus de cent combattants n'avaient pas réussi : mettre K.O. Cerdan...

Le duel était inégal. Tragiquement inégal. Marcel ne pouvait que succomber. Sans défense. Sa force, son courage, son obstination, tout était inutile. On ne résiste pas à cette abominable sorcière lorsqu'elle attaque sournoisement, dans le brouillard de la nuit, la proie qu'elle a choisie. Marcel ne dormait certainement pas. Et pourtant il ne l'a pas vue venir... C'est notre consolation de penser qu'ils n'ont pas souffert : ni lui, ni Jo Longman, ni Paul Genser, ni aucun des autres passagers du « Constellation » fatal. Mince consolation...

Je sais comment il est mort, dans quelle attitude. Marcel avait ses habitudes. Lors des deux derniers voyages New-York-Paris que nous avons

effectué dans le même appareil, il s'était installé sur la gauche de l'avion, tout à fait à l'avant, immédiatement derrière le poste de pilotage, près du hublot. On lui avait réservé la même place, jeudi dernier. Il avait dû desserrer sa cravate, enlever sa veste, et parce qu'il avait oublié de se munir d'un jeu de cartes, il discutait certainement avec Jo Longman, le sommeil les fuyant l'un et l'autre dès qu'ils étaient en l'air.

Paul, par contre, s'était certainement endormi.

Il s'était déjà assoupi dès le décollage, à notre retour de New-York, fin septembre, bercé par le ronron des moteurs...

Pauvre Paul, dont le dévouement pour Marcel était total. Pauvre Paul que rien n'appelait à New-York, sinon le désir de se rendre utile à Marcel, dont il était l'ami depuis son arrivée à Paris, il y a dix ans. Pauvre Paul, si doux, si serviable, si effacé, si bon, si gai...

Marcel a été fauché en plein ciel de gloire.

Comme l'avait été Guynemer.

Il n'avait pas achevé d'écrire le tome I de sa vie. Il en manquait au moins un chapitre : celui qu'il entendait consacrer à la reconquête du titre mondial. C'était devenu pour lui une obsession. Il ne désirait rien pour lui-même ; ce qu'il voulait c'était satisfaire les appétits de ses admirateurs, de tous ses admirateurs, les petits et les grands, ceux qu'il connaissait et ceux dont il devinait la présence autour de lui, à un sourire, un signe de la main, un « Bonjour Marcel... » qui fusait, ou timide, ou sonore, quand il traversait une rue, une salle de restaurant, un magasin.

Marcel était né pour plaire. Il souriait sans façon, sans contrainte, pour la seule joie de sourire et ses yeux s'illuminaient alors merveilleusement. Dans son visage c'était un pétilllement, un épanouissement, et l'on frémit à la pensée que ces traits si purs que la boxe n'avait pas burinés, ont dû être horriblement mutilés dans le choc brutal avec la montagne...

Il avait — oh ! rarement — des accès de tristesse infinie. Comme ça, sans raison. Alors il s'éloignait de tout, il rêvait, il planait, il était dans un monde extérieur, un monde à lui, bien cadenassé, où nul ne pénétrait, pas même par effraction.

— A quoi penses-tu, Marcel ?

— A rien...

Il avait une façon de dire « à rien... », avec ce léger accent nord-africain dont il n'avait pas réussi à se défaire (s'en était-il seulement jamais soucié ?), qui interdisait toute insistance. On le laissait vagabonder dans ses horizons lointains, quelques secondes, rarement plus, et il nous revenait, éclatait de rire, de son bon gros rire qui le secouait tout entier, et sa nostalgie s'évanouissait comme elle était née : sans qu'on s'en rende compte.

Cerdan avait le culte de la famille. Celui de l'amitié. Sans grandes

démonstrations extérieures, avec un geste, un simple mot, il prouvait à ceux qu'il aimait combien il les aimait. Ainsi disait-il à Paul :

— Allez, je t'emmène !

Jamais Paul Genser ne s'inquiétait du but de l'expédition. Il suivait Marcel, « son » Marcel. Ça l'a conduit au trépas...

Mes souvenirs s'emmêlent, aujourd'hui que j'aimerais les évoquer pour vous, dans un inextricable chaos. Il est une image de Marcel qui s'impose cependant à mes yeux, en surimpression sur la fresque qui défile à la façon d'un film emballé, celle de son visage après la déchirure musculaire de Détroit : des yeux clos, gonflés par les coups, déjà violacés, un front bombé par un hémotome, des lèvres sèches desquelles s'échappait un gémissement : « l'ai mal ! »

Il fallait tendre l'oreille.

Marcel n'avait même plus alors la force de se plaindre. Il était allé jusqu'à l'extrême limite de la résistance humaine. Il fut allé plus loin pourtant si Lew Burston et Jo Longman ne l'avaient sagement arrêté.

— J'ai mal !

Il souffrait de l'épaule, des coups reçus, et plus encore de la défaite. Elle lui était moralement insupportable. Il disait vrai, ce n'était pas une fanfaronnade, quand il affirmait quelques instants plus tôt, entre deux rounds, à Lew Burston qui le soignait : « Si vous me faites abandonner, je me tuerai... »

Fuir le combat, c'était au-dessus de ses forces.

Jusque là il n'avait jamais rompu, cédé du terrain, et s'il était si mal en point, c'est qu'en dépit de son infériorité physique il avait voulu tenir tête, coûte que coûte, à Jake La Motta.

Tel était Cerdan : Marcellin Cerdan.

Marcellin était son prénom d'état civil. Je l'ignorais. Lui-même sans doute ne s'en souvenait plus. Il était devenu Marcel ; il était Marcel. Il restera Marcel, tout court, pour nous tous qui le pleurons d'un même cœur ému, pour tous ses amis qui s'attendent toujours à le voir pousser leur porte, s'affaler dans le fauteuil le plus proche, se relever une seconde pour retomber sur une chaise, ou de tout son long sur un divan, ou sur le lit... car Marcel, force de la nature s'il en était une, Marcel taillé dans du marbre, détestait rester debout. C'est comme pour l'éveiller : il était utile de prendre mille précautions, de se faire précéder d'une tasse de café fumant...

Mais à quoi bon vous raconter tout ça ?

Marcel, vous ne le connaissiez, bien sûr, pas dans l'intimité, mais il vous suffisait probablement de l'aimer tel qu'il vous apparaissait sur un ring, ou à la ville, entre deux passants, et vous aviez raison : il méritait de l'être !

Marcel ne me fera plus jamais l'arbitre de ses cas de conscience ; Jo Longman ne cachera jamais plus à mes yeux, sous ses airs bougons, ce cœur d'or qui avait conquis Marcel ; et Paul, le « petit » Paul, ne me téléphonera plus jamais pour s'inquiéter : « As-tu des nouvelles de Marcel ? »

C'était la faiblesse de Cerdan de laisser ses amis des jours, voire des semaines sans nouvelles... pour brusquement surgir et leur reprocher... leur abandon !

Nous saurons désormais, hélas ! où le retrouver : dans un coin de cette terre marocaine où il a grandi, fondé son foyer, où il dort son dernier sommeil sous une pierre froide qui lui cache ce ciel lumineux dans lequel il a ciselé sa gloire à grands coups de poings foudroyants...

Félix LÉVITAN.

ALGERIE
DEPARTEMENT D'ORAN
VILLE DE SIDI-BEL-ABBES

EXTRAIT
des Registres de l'Etat Civil de la Ville de Sidi-Bel-Abbès

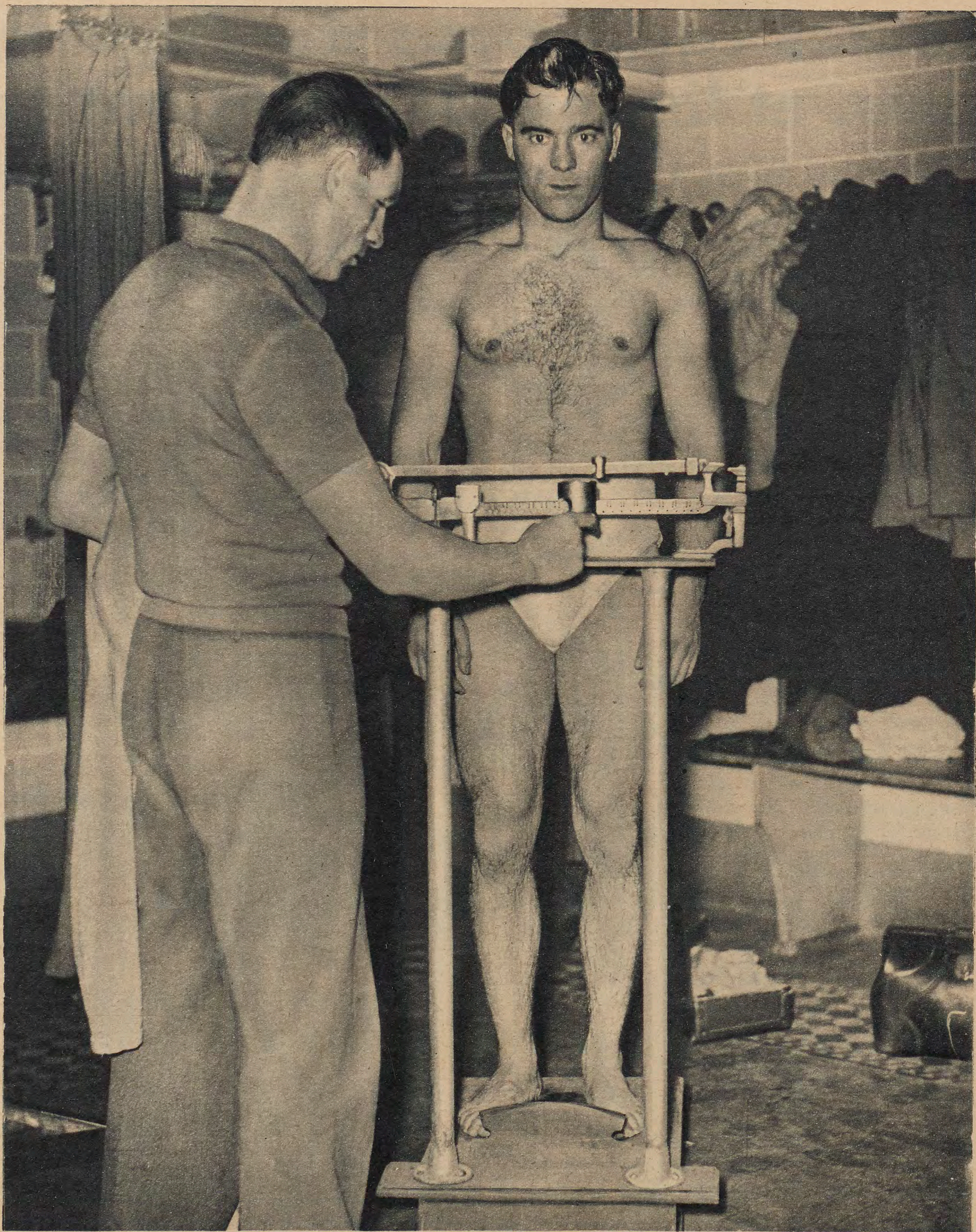
N° 639
NAISSANCE
Cerdan
Marcellin
23 juillet 1916

Le vingt deux juillet mil neuf cent seize
à neuf heures du soir
est né à Sidi-Bel-Abbès, un enfant du sexe masculin qui a reçu
les prénoms de Marcellin
fils de Antonio Cerdan et de
Assumpta Cascales son épouse.

Martin et Marie Cascales
(Marrakech) le vingt sept janvier mil neuf cent quarante trois
ont signé : Martin Cascales

Drôle de brioche apparemment
(Drôle du 31 1946)

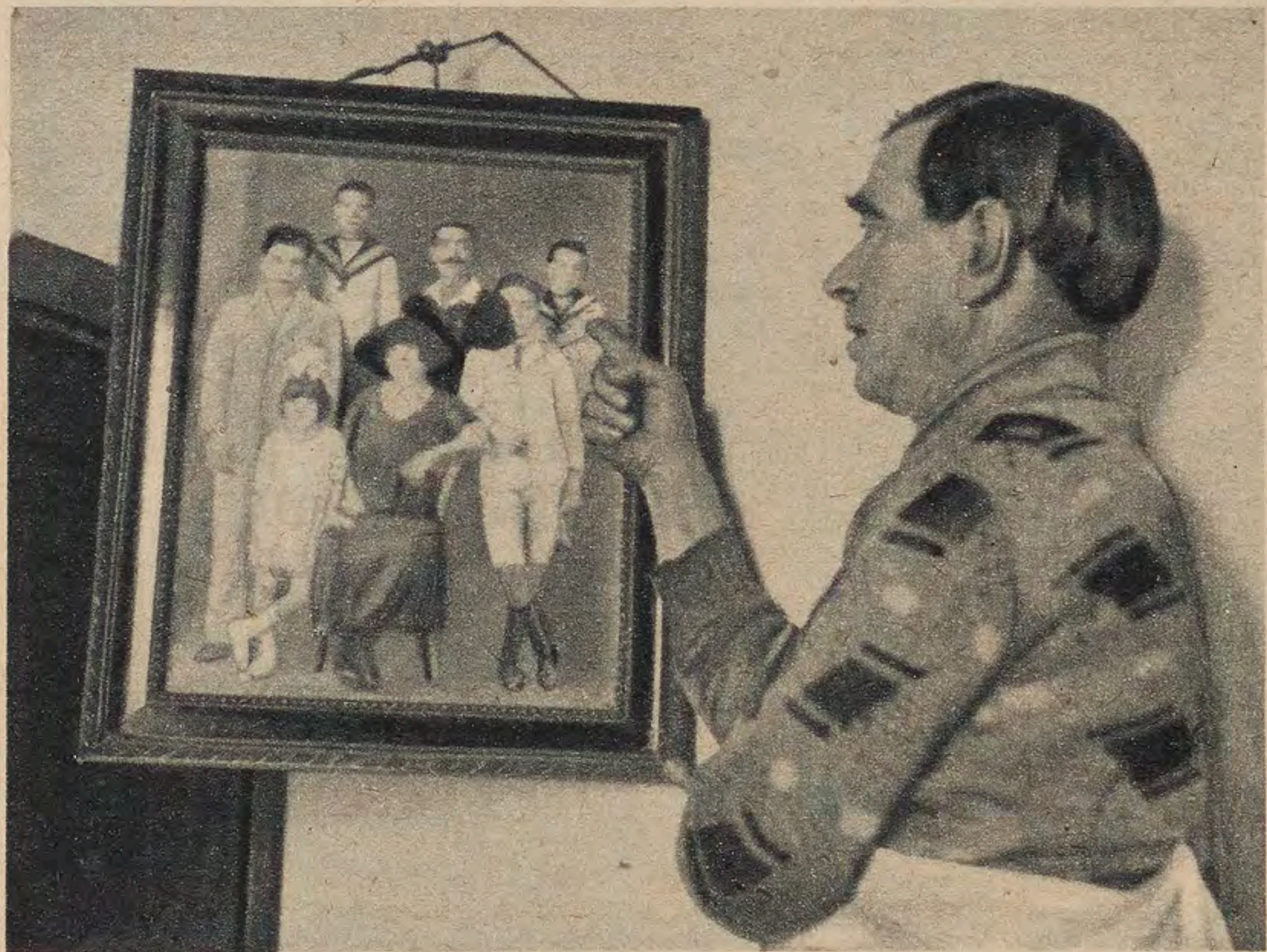
Lisez tous les matins : **Le Parisien** et tous les soirs : **Paris-pressé**



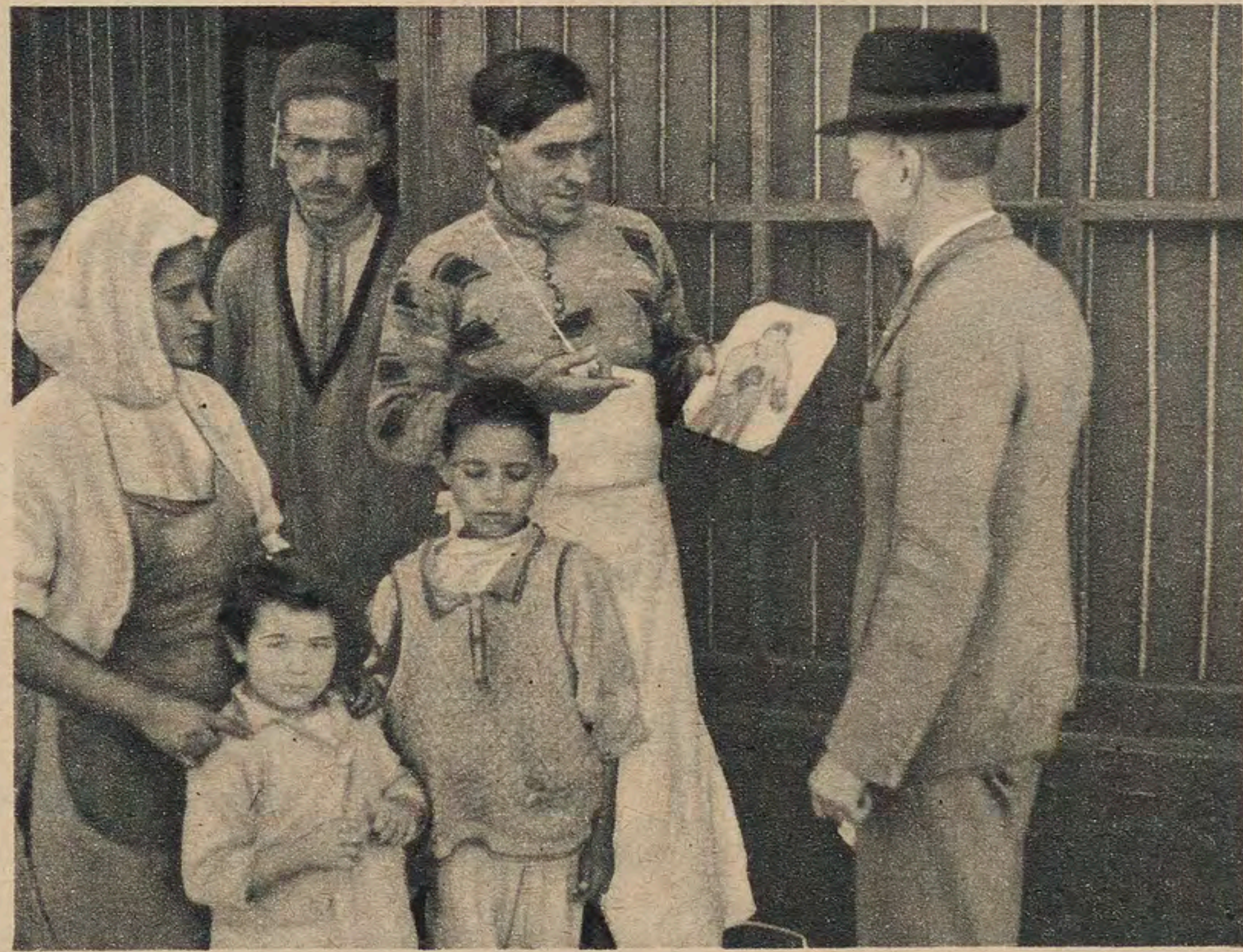
LE JEUNE POIDS WELTER D'AVANT LA DROLE DE GUERRE

En 1939, au lendemain de sa victoire sur l'Italien Turiello, Marcel Cerdan laissait entrevoir la magnifique carrière qui devait être la sienne. Champion d'Europe des welters, il n'avait plus qu'un adversaire possible : le champion du monde Henry Armstrong. Déjà l'on parlait de ce « combat du siècle ». La guerre mit fin à ces projets.

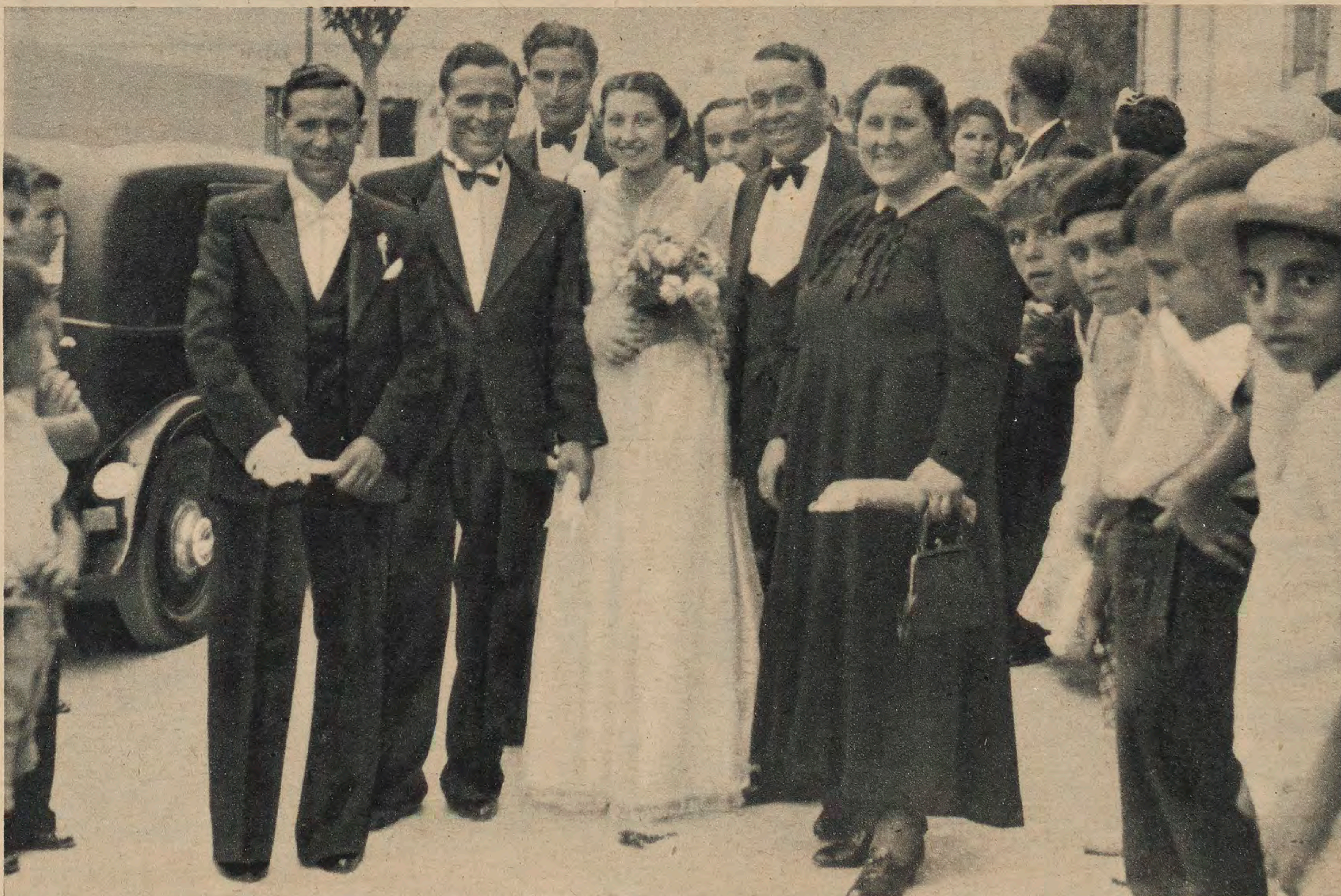
Toutes ces images du disparu, le plus, et les jeunes ne les ont encore



C'est avec une fierté non dissimulée que M. Cerdan père montrait à ses visiteurs cette photographie de sa famille, et désignait du doigt Marcel, le « petit » dont il avait fait plus qu'un boxeur : un futur grand champion.



Devant la charcuterie que la réussite de son plus jeune fils lui avait permis d'acheter, M. Cerdan montre à un de ses clients une photographie de Marcel, le jeune comingman qui, à Paris, commence à faire parler de lui.



Au mariage de son frère Antoine, qui est à la gauche de la mariée, Marcel Cerdan n'était pas peu fier. Son smoking, le premier qu'il ait porté, lui seyait bien et il arborait déjà le fameux sourire qui devait illuminer son visage tout au long de sa carrière. A g., également en smoking, Armand Cerdan.

, les anciens ne s'en souviennent encore jamais eues sous les yeux



Marcel Cerdan, qui vient d'arriver dans la capitale s'est rendu à la mosquée en compagnie de ses camarades d'équipe. De gauche à droite, on reconnaît : X..., son ami Paul Genser, Abad, Mak Perez, Lucien Roupp, Marcel Cerdan et El Houssine. C'est le début de la grande aventure.



Entraînement au camp de La Celle-Saint-Cloud, où Marcel prépare ses débuts à la salle Wagram. De gauche à droite : les coureurs cyclistes Meulman, Renaudin, notre confrère Georges Schira, le soigneur Kramer, le regretté Dassé, Lucien Roupp, Marcel Cerdan, le masseur Fredo et X...



Consciencieusement, avec l'application d'un débutant, Marcel Cerdan, dont on devine la belle musculature sous le chandail qui le moule, roule ses bandages après avoir terminé son entraînement quotidien. A ses côtés, son camarade de team, le poids léger Abad, en fait autant...



La vie était belle pour Marcel au soir du 20 février 1939. Il venait de triompher de l'Italien Turiello, alors champion d'Europe des welters, sur le ring du Palais des Sports. Et, pour fêter son succès, Marcel avait veillé tard dans ce cabaret montmartrois où il s'était mêlé aux musiciens de l'orchestre, simplement, parce qu'il était heureux...



Pour
affr
sur



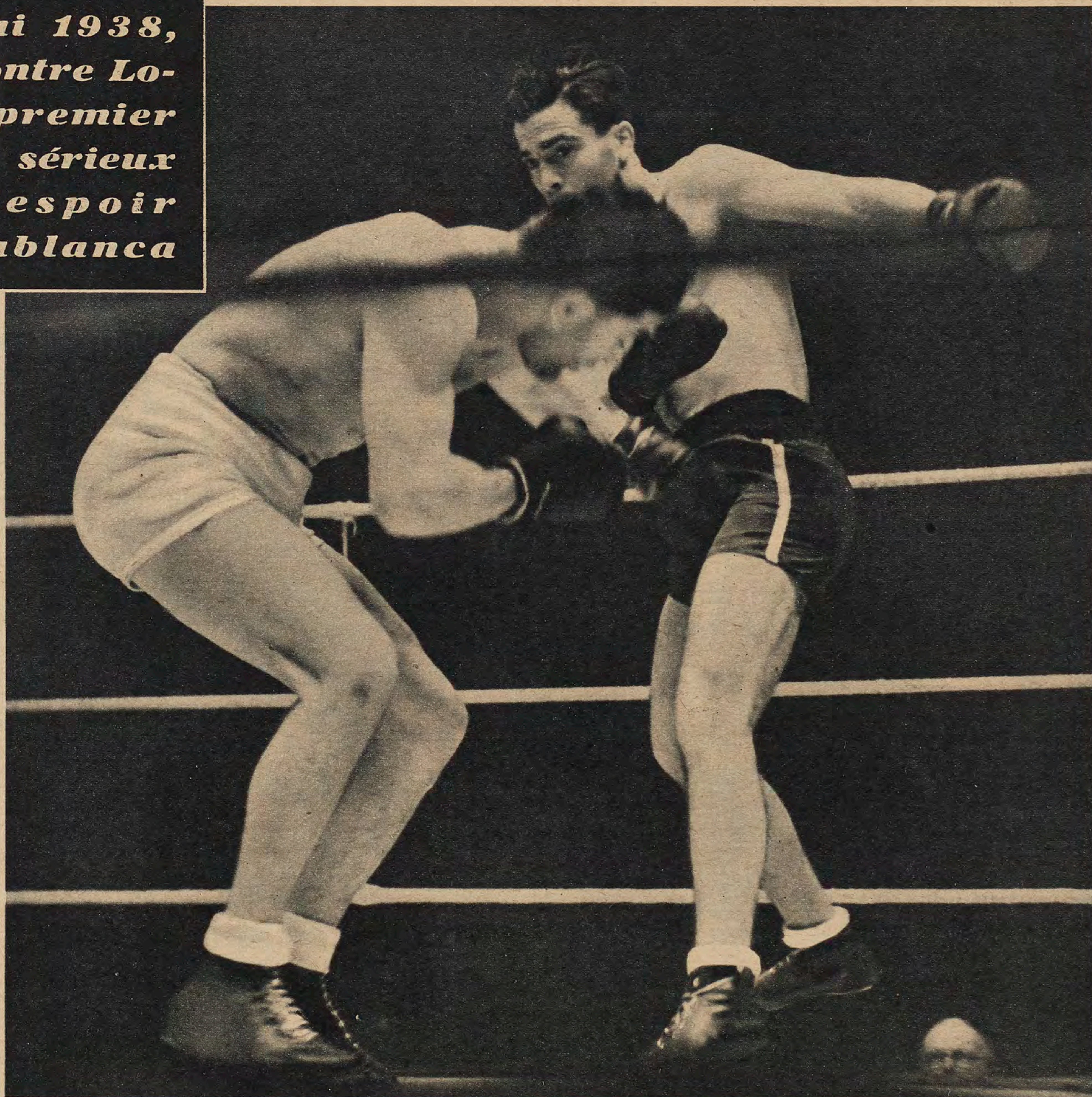
Dans les locaux d'un quotidien de l'époque, Marcel Cerdan a retrouvé son adversaire de la veille, le sombre Deyana. Pour la joie du photographe, Marcel menace Deyana pendant que le petit Abad fait semblant de s'interposer entre les deux hommes.



Pour un de ses premiers combats à l'étranger, Cerdan s'est rendu à Bruxelles affronter Félix Wouters. C'est l'organisateur Jeff Dickson qui lui souhaite la bienvenue, sur le quai de la gare. On reconnaît également, au centre, avec un chapeau, L. Roupp.



**Le 5 mai 1938,
match contre Lo-
catelli, premier
obstacle sérieux
pour l'espoir
de Casablanca**



Le 5 mai 1938, sept mois après ses débuts parisiens, Marcel Cerdan se heurtait au fameux Cleto Locatelli. Vainqueur aux points du champion italien, Marcel, qui va réussir un swing du gauche, prouva définitivement sa classe certaine par cette première grande victoire.

LES GRANDES DATES DE LA CARRIÈRE DE CERDAN

Né à Sidi-bel-Abbès, le 22 juillet 1916.

4 novembre 1934 Débuts professionnels à Meks, où il bat, aux points, Buccanieri.

7 octobre 1937 Débuts parisiens à la salle Wagram, où il triomphe de Jampton.

21 février 1938 Champion de France des poids mi-moyens à la suite de sa victoire sur Omar Kouidri.

9 janvier 1939 Disqualifié devant l'Anglais Craster à Londres, qu'il avait surclassé jusqu'à ce que l'arbitre arrête le combat pour coup bas : première défaite officielle.

3 juin 1939 Champion d'Europe des poids mi-moyens par son succès sur l'Italien Turiello, battu aux points sur le ring de Milan.

Août 1940 Marcel Cerdan est mobilisé dans la Marine.

19 janvier 1941 Remet les gants et contraint Young Raymond à l'abandon.

26 avril 1942 Remporte sur Humery, qui avait failli le battre, quatre ans plus tôt, une victoire foudroyante en moins d'une reprise.

15 août 1942 Seconde grande déception de sa carrière : il est disqualifié pour coup bas, devant Victor Buttin, désireux d'échapper à une sévère punition.

10 septembre 1942 Reprend son titre européen des poids mi-moyens devenu vacant, du fait de la guerre. Il « exécute » l'Espagnol Ferrer en moins d'une minute sur le ring du Grand Palais.

8 août 1943 Cerdan, qui a regagné l'Afrique du Nord où il s'est engagé dans la Marine, après le débarquement des Américains, commence la série de ses succès « militaires » en foudroyant l'Américain Mac Coy au 2^e round.

14 décembre 1944 Remporte, à Rome, le Tournoi Interallié en battant l'Américain Floyd Gibbon, aux points.

9 mars 1945 Effectue sa rentrée parisienne au Palais des Sports où il contraint Joé Brun à l'abandon, au cours d'un gala organisé au profit des œuvres de la Marine.

30 novembre 1945 Bat Assane Diouf par K.O. au 3^e round et devient champion de France des poids moyens.

25 mai 1946 Bat nettement Charron aux points, au Parc des Princes, devant 25.000 spectateurs.

6 décembre 1946 Débute au Madison Square de New-York où il dispute le combat vedette qu'il remporte sur l'ex-challenger du champion du monde, l'Américain Georgie Abrams.

2 février 1947 Devient champion d'Europe des poids moyens en knock-outant le Belge Fouquet au premier round.

28 mai 1947 Second combat aux Etats-Unis, seconde victoire sur Harold Green, cette fois, Marcel gagne par K.O. au 3^e round.

5 octobre 1947 Knock-oute Billy Walker sur le ring du Forum de Montréal (Canada).

23 octobre 1947 Dispute à Chicago un des plus durs combats de sa carrière. Monté sur le ring avec la main droite abîmée, il bat aux points l'Esthonien Raadik, après avoir été trois fois à terre au cours de la dernière reprise.

12 mars 1948 Quatrième combat aux Etats-Unis. Marcel ridiculise le jeune espoir Lavern Roach mis hors de combat au 8^e round.

23 mai 1948 A Bruxelles, où il défend son titre de champion d'Europe des poids moyens, Marcel est, de l'avis de tous, défavorisé par les juges qui déclarent le Belge Delannoit vainqueur aux points.

10 juillet 1948 Cerdan reprend son titre européen sur le ring du Vel'd'Hiv' de Bruxelles où il bat nettement Delannoit aux points, en quinze reprises.

21 septembre 1948 A New Jersey, sur le Roosevelt Stadium, Marcel Cerdan devient champion du monde des poids moyens, en contrainquant l'Américain Tony Zale à l'abandon.

17 juin 1949 A Détroit, Marcel, qui met son titre mondial en jeu face à Jake La Motta, se déchire un muscle de l'épaule au premier round et, incapable de se défendre utilement, abandonne à l'appel du 10^e round.

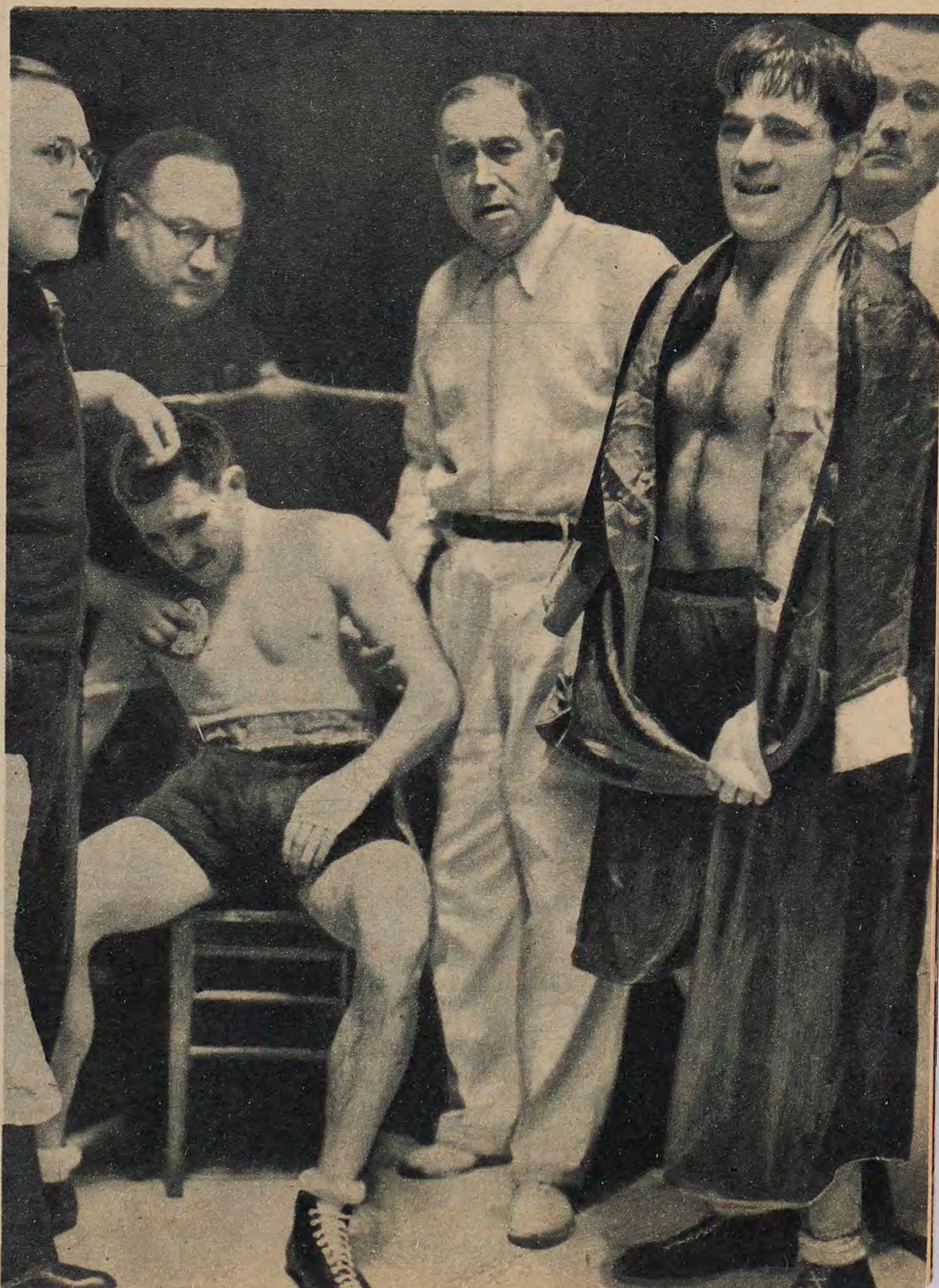
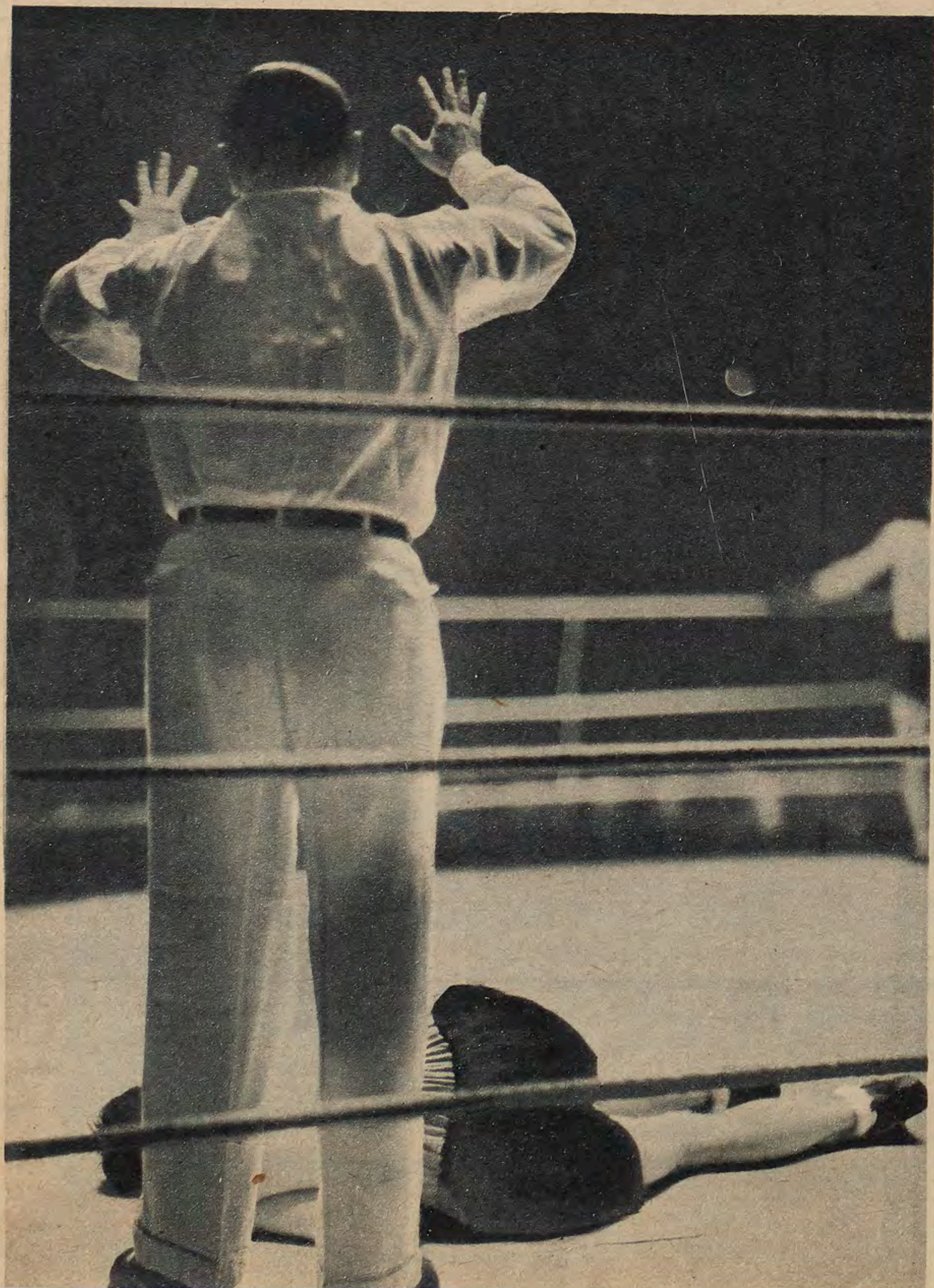
26 octobre 1949 A Troyes, Marcel se produit en exhibition, il a pour partenaire le mi-moyen Benedetto. Il est acclamé par la foule.

27 octobre 1949 Cerdan quitte Paris pour New-York où il doit préparer son combat-revanche contre La Motta, titre mondial en jeu.

28 octobre 1949 A 3 heures du matin, l'avion dans lequel Marcel avait pris place s'écrase sur le pic de Rodonta, sur l'île de San Miguel, dans l'archipel des Açores. Les 48 passagers trouvent la mort dans cet accident.

Bertrand BAGGE.

*Quinze jours plus
tard, c'était le
terrible choc
avec G. Humery
mis knock-out
au sixième round*



Sil la boxe a son aristocratie, l'élite de tous les temps, il apparaît hasardeux de comparer les uns aux autres des hommes de poids différents pour décréter, après avoir épluché la liste de ceux qui détiennent des titres mondiaux, celui-ci fut un super-champion, celui-là un boxeur moyen, cet autre un dernier plan. Nous allons essayer cependant d'extraire de chaque catégorie les hommes dont le renom, basé sur la valeur réelle, a réussi à résister aux atteintes de l'oubli. En nous aidant dans cette tâche de souvenirs personnels, de comparaisons faites autour des rings de bien des pays pendant plus de trente ans.

N'est-il pas intéressant, en effet, de situer à peu près exactement notre grand disparu des Açores, sur le plan international de tous les temps ?

Allons-y donc, tout d'abord en relevant dans chaque catégorie les noms de super-champions qui par leur style, leur standing, la facilité de leurs succès, ne furent pas des vedettes d'occasion mais d'authentiques leaders.

De Jimmy Wilde à Joë Louis

Dans les poids mouches, il faut relever les noms du Britannique Jimmy Wilde auquel j'accorderai le N° 1, de Midget Wolgast, d'Emile Pladner, de Benny Lynch et de Peter Kane.

Dans les « coq » émergent nettement tour à tour : George Dixon, Digger Stanley, Joe Lynch, Al Brown et Sixto Escobar. Et je ne suis pas loin d'estimer qu'Al Brown fut le meilleur de tous, et par son style et par sa puissance de frappe.

Chez les « plume », les Américains sortirent de grandes vedettes qui ont nom Abe Atell, Johnny Dundee qui re-

prit le titre à notre grand puncheur Criqui, Battalino, vainqueur de Routis, pour le titre que ce dernier avait ravi à Canzoneri ; Kid Chocolate, Armstrong, Willie Pep. La première place revient à Armstrong.

Parmi les « légers », un très grand virtuose, Benny Léonard, véritable artiste du ring, domine les autres champions de la catégorie, Sammy Mandell et Lou Ambers, même l'actuel puncheur qu'est Ike Williams.

Nous voici arrivé aux « welters »,

Louis, dont les règnes s'étendirent sur plusieurs années, avec l'incursion d'un autre grand champion, Gene Tunney.

Cerdan, le plus complet de tous

Parmi tous ces noms qui constituent l'histoire de la boxe mondiale, le plus prestigieux de tous reste celui de Jack Dempsey, le sportif le plus populaire des U.S.A. Si vous demandez par contre quel fut le boxeur le plus scientifique de tous les temps, on vous répondra, de New-York à San-Francisco : Henry Armstrong.

Mais si l'opinion mondiale pouvait répondre à cette question : quel fut le plus complet en attaque et en défense, le plus

ardent, le plus efficace des combattants ? Elle lancerait un nom qui nous est cher et que nous pleurons : celui de Marcel Cerdan. Elle dirait aussi que c'est Georges Carpentier qui sut le mieux allier le jeu de jambes, la vitesse à la précision du punch, et que Criqui et Al Brown furent les plus rapides des « exécuteurs » montés sur le ring.

Mais quel poids moyen, plus que Cerdan, sans abandonner sa cadence infernale, possédait une meilleure défense, sans cesser de sacrifier au démon de l'offensive ?

Souvenons-nous de l'art qu'il avait de se couvrir le menton derrière la rondeur musculaire de l'épaule ; souvenons-nous aussi du coude droit qui savait, à bon escient, protéger le foie ? Et cependant, Cerdan attaquait...

C'est pour cela que le nom de notre Marcel restera gravé au premier rang de la galerie des champions de tous les pays et de tous les temps.

GASTON BÉNAC

GASTON BENAC : "MARCEL ÉTAIT A L'ÉCHELLE DES PLUS GRANDS"

pour noter les mérites supérieurs de Kid Mac Koy, de l'Anglais Ted Kid Lewis, de Pete Latzo, de Barney Ross, pour retrouver des hommes d'autres catégories tels que Armstrong, Mickey Walker et Lou Brouillard ; n'ayons garde d'oublier Ray Robinson.

Le chapitre des poids moyens, celui qui nous intéresse particulièrement, est riche en hommes de valeur. Il faut cependant faire un choix. La première sélection permet d'extirper du palmarès les noms de Bob Fitzsimmons qui fut, comme Armstrong, champion de trois catégories (mais des lourds cette fois), le grand précurseur de Frank Klauss, de Mickey Walker, de Freddie Steele, de Tony Zale et Marcel Cerdan.

Dans les « mi-lourds », j'estime que la première place devrait revenir à Georges Carpentier, devant Jack Delaney, John Henry Lewis, Billy Conn, Bettina et le Belge Gustave Roth.

Voici enfin des « lourds » qui semblent avoir été dominés par Jim Jeffries, Jack Johnson, Jack Dempsey et Joë

Toutes les semaines, réclamez à votre marchand habituel

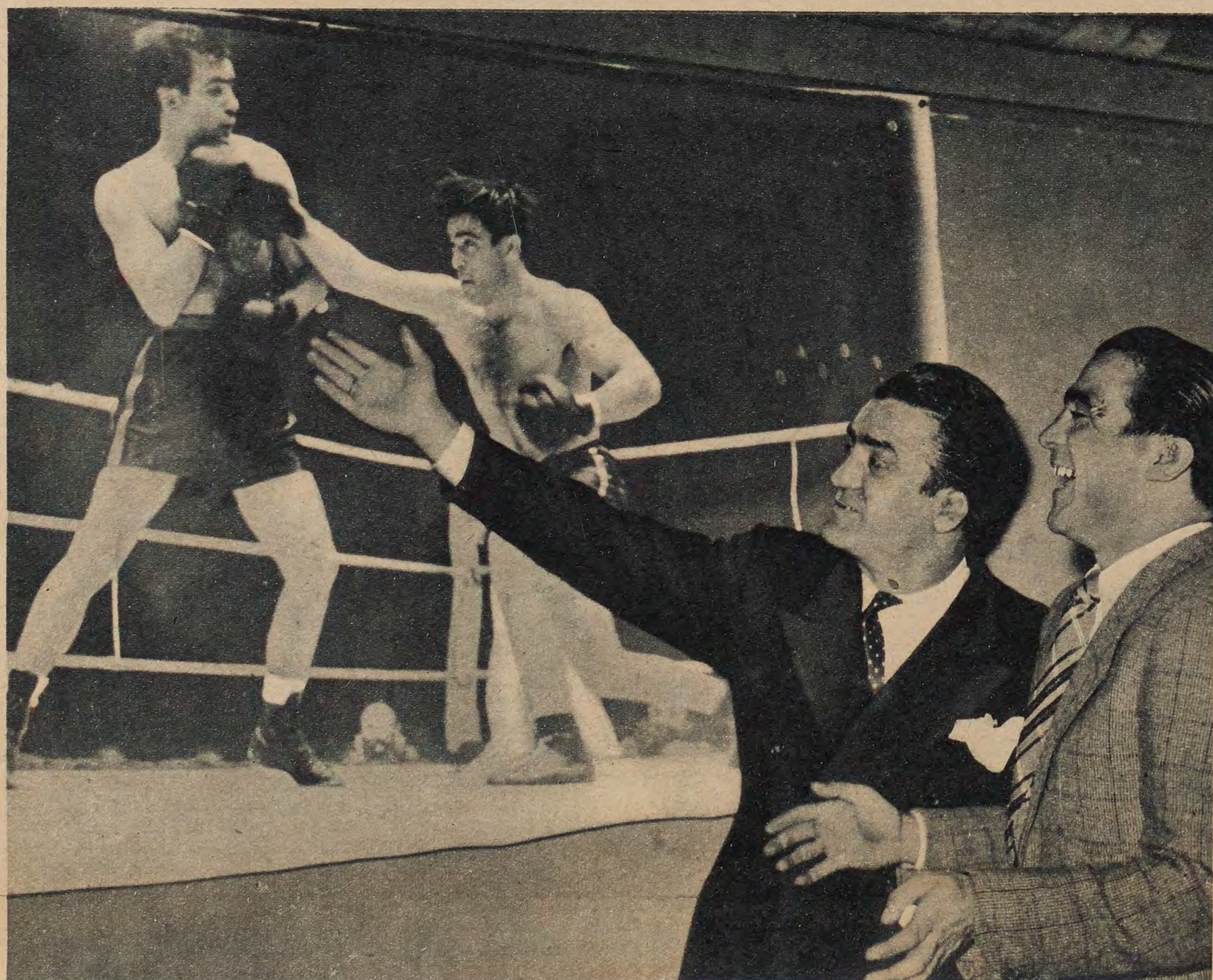
But CLUB

LE GRAND HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
DU SPORT, LE PLUS COMPLET

LE PLUS VIVANT, LE PLUS IMPARTIAL DES MAGAZINES SPORTIFS

Les meilleurs reporters, les meilleurs photographes

1939 : Champion d'Europe



CERDAN affronta deux fois l'Italien Saverio Turiello, champion d'Europe des poids welters. La première, au Palais des Sports de Paris, Marcel l'emporta aux points en douze rounds. Ce sont deux photographies de cette rencontre que nous vous montrons ci-dessus. A gauche, Marcel a tenté un swing au flanc et Turiello, plié en deux, s'accroche ; à droite, Turiello crochette Cerdan du gauche à travers la garde pourtant serrée de son adversaire. Les deux hommes, lors de leur seconde rencontre, bataillèrent furieusement pendant quinze reprises sur le ring de Milan d'où Marcel descendit champion d'Europe. Turiello, reçut Marcel chez lui, à Milan, et nous le voyons lui montrant une photographie de leur premier combat.

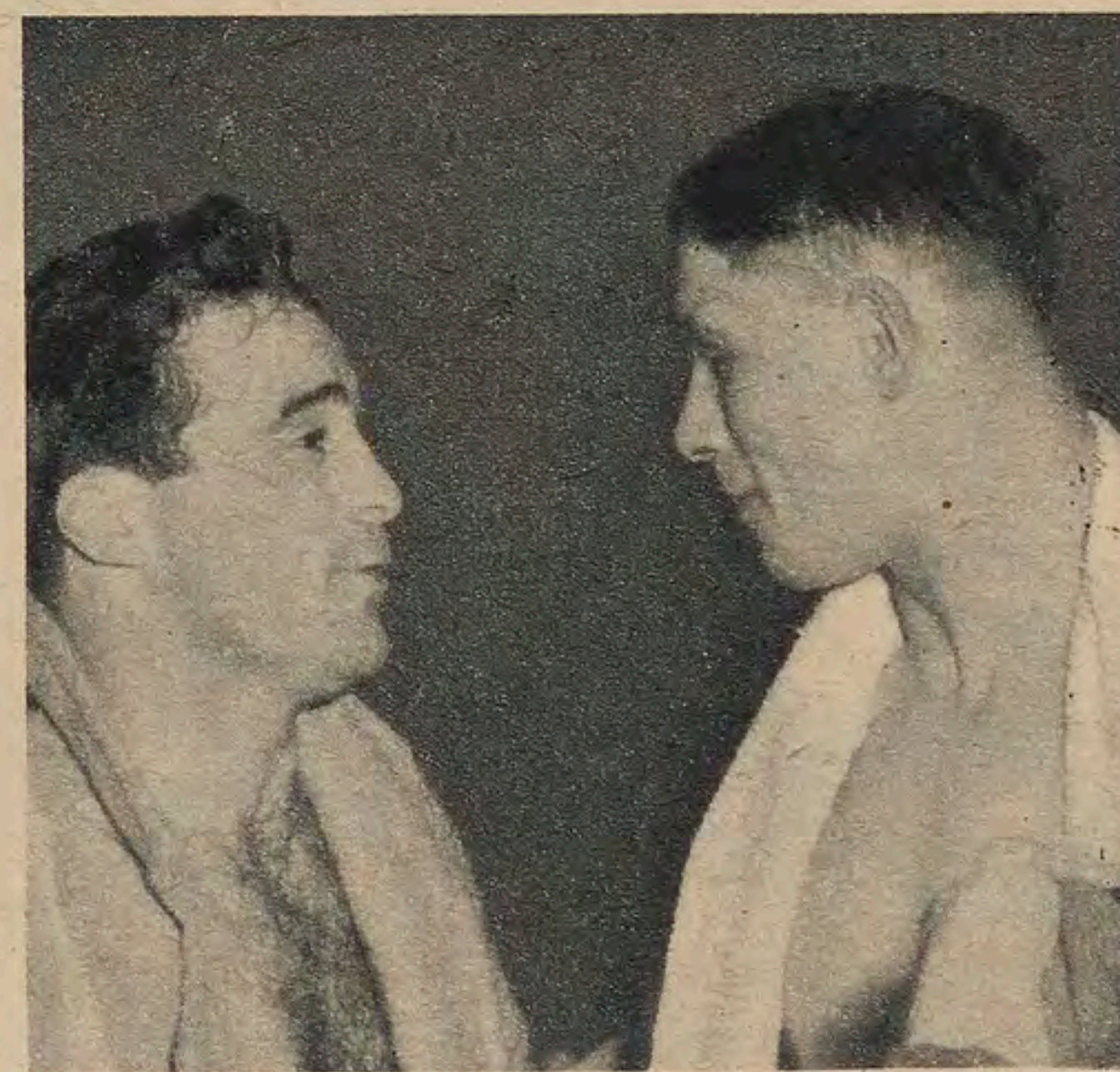
Des succès, toujours des succès entre le pompon rouge du marin à terre...



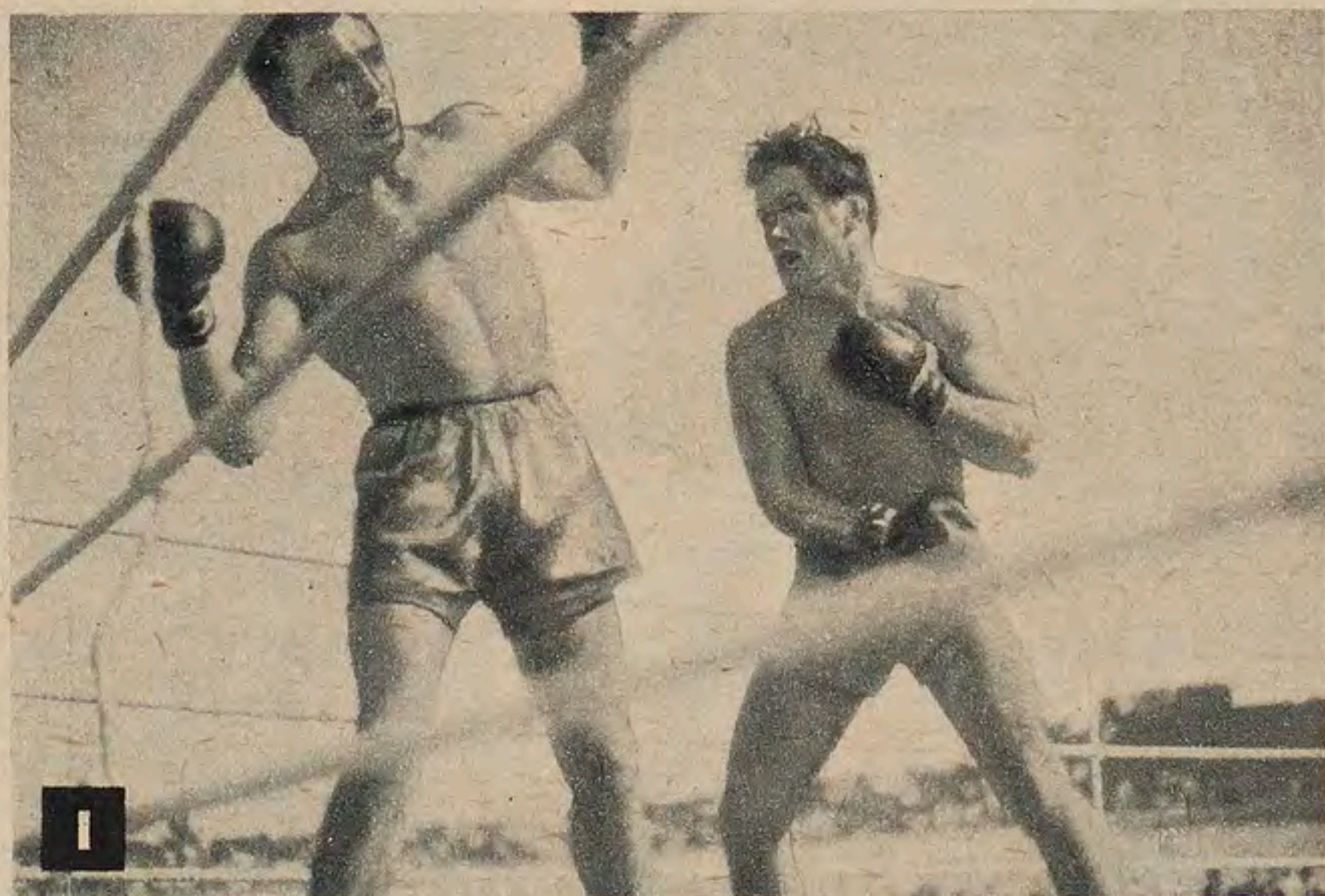
Cerdan, qui va être démobilisé, est venu à Paris pour effectuer sa rentrée. Fêté par le Ministre de la Marine, le voici trinquant avec ses compagnons d'armes : Addadaine (au cent.) et le « plume » Pons (à dr.)



En plein air, au stade Roland-Garros, Cerdan crochète du gauche le noir américain Holman Williams, qu'il battra aux points en dix rounds.

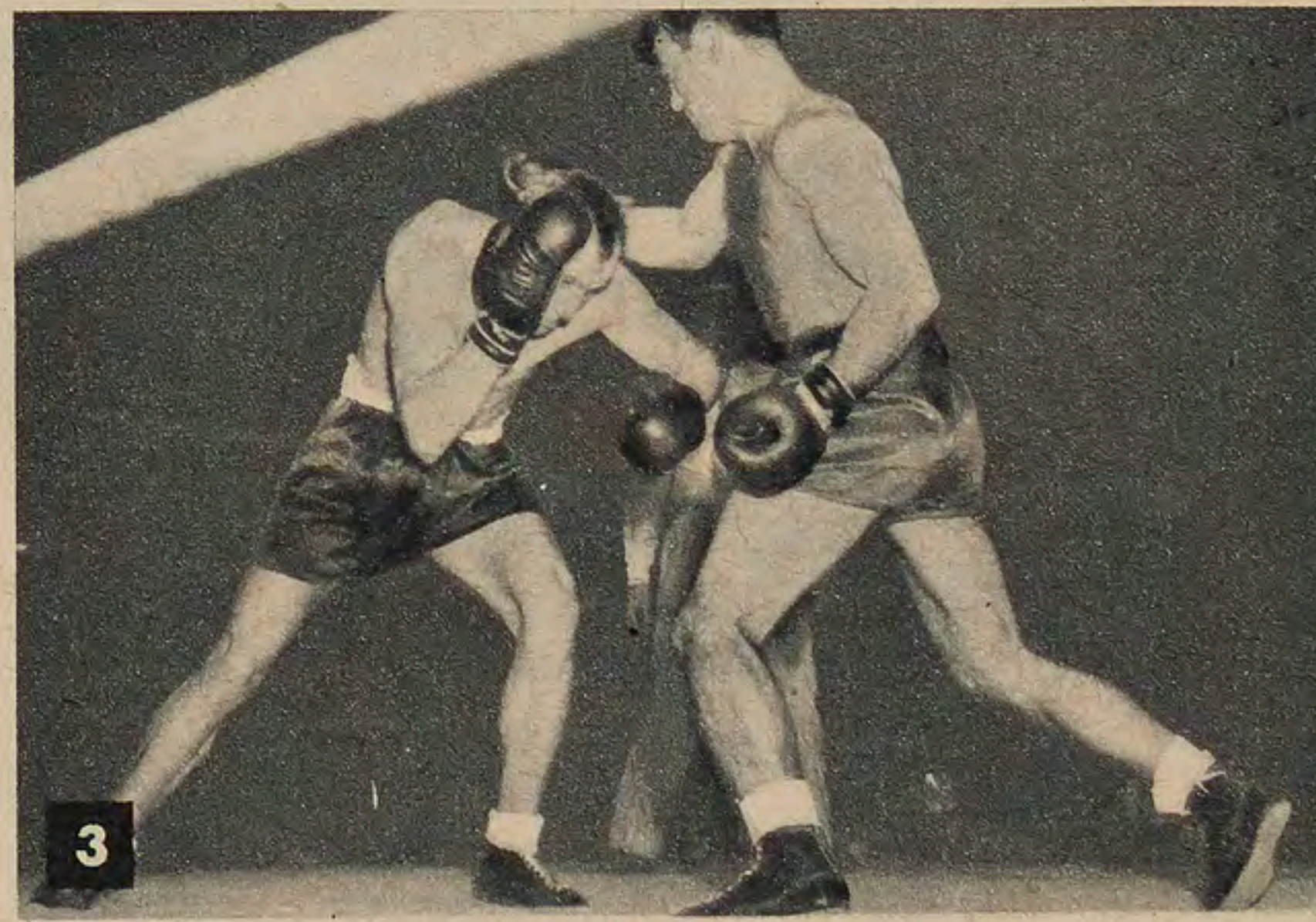


Fouquet n'a été prétendant au titre européen des « moyens » que pendant... deux minutes. Cerdan, qui vient de le mettre k.o., s'excuse.



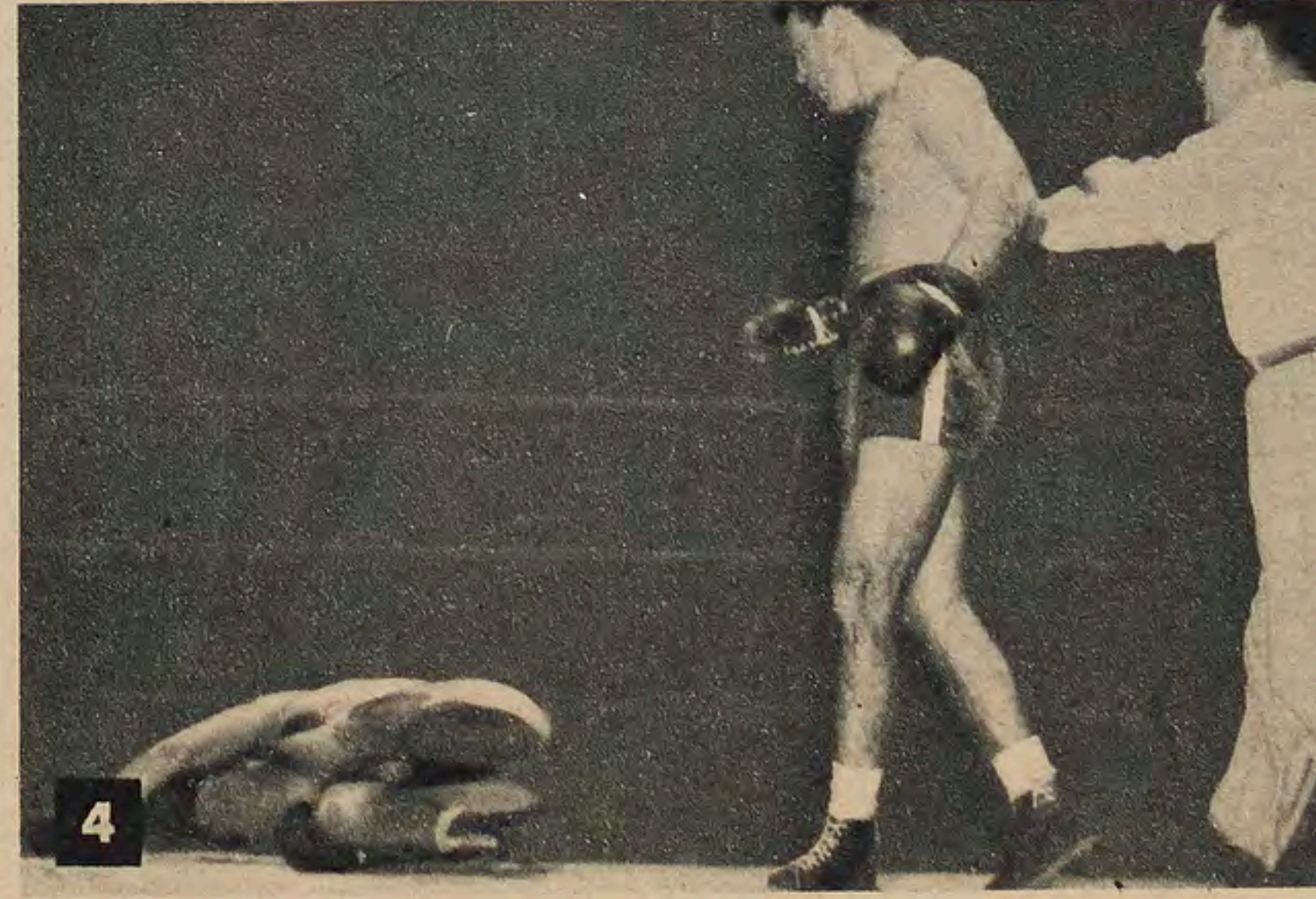
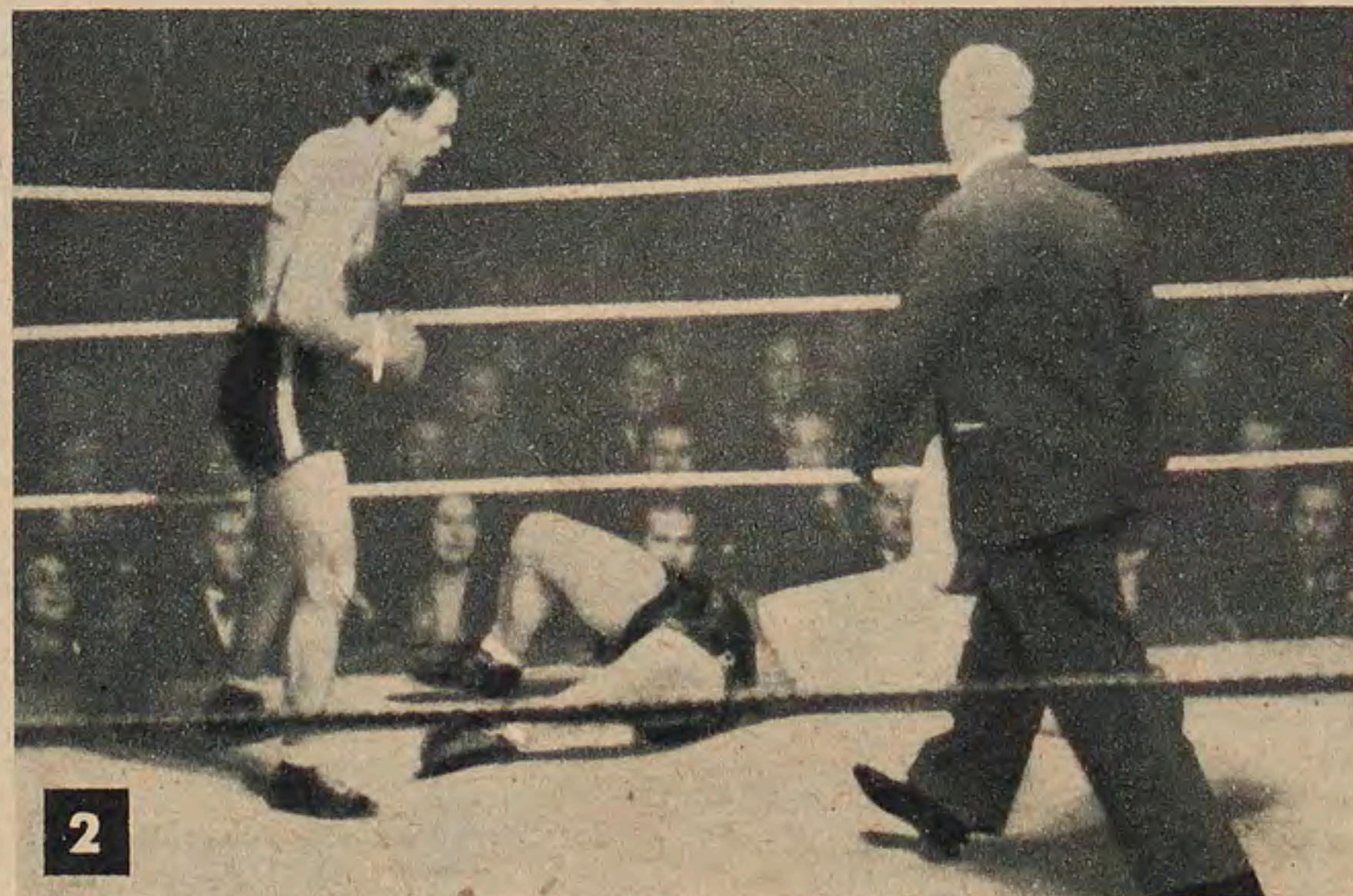
1 Sur le ring de la Croix-de-Berny, Cerdan vient de lancer le crochet qui abattra Despeaux pour le compte peu après le début de la 5^e reprise. Une victoire de plus.

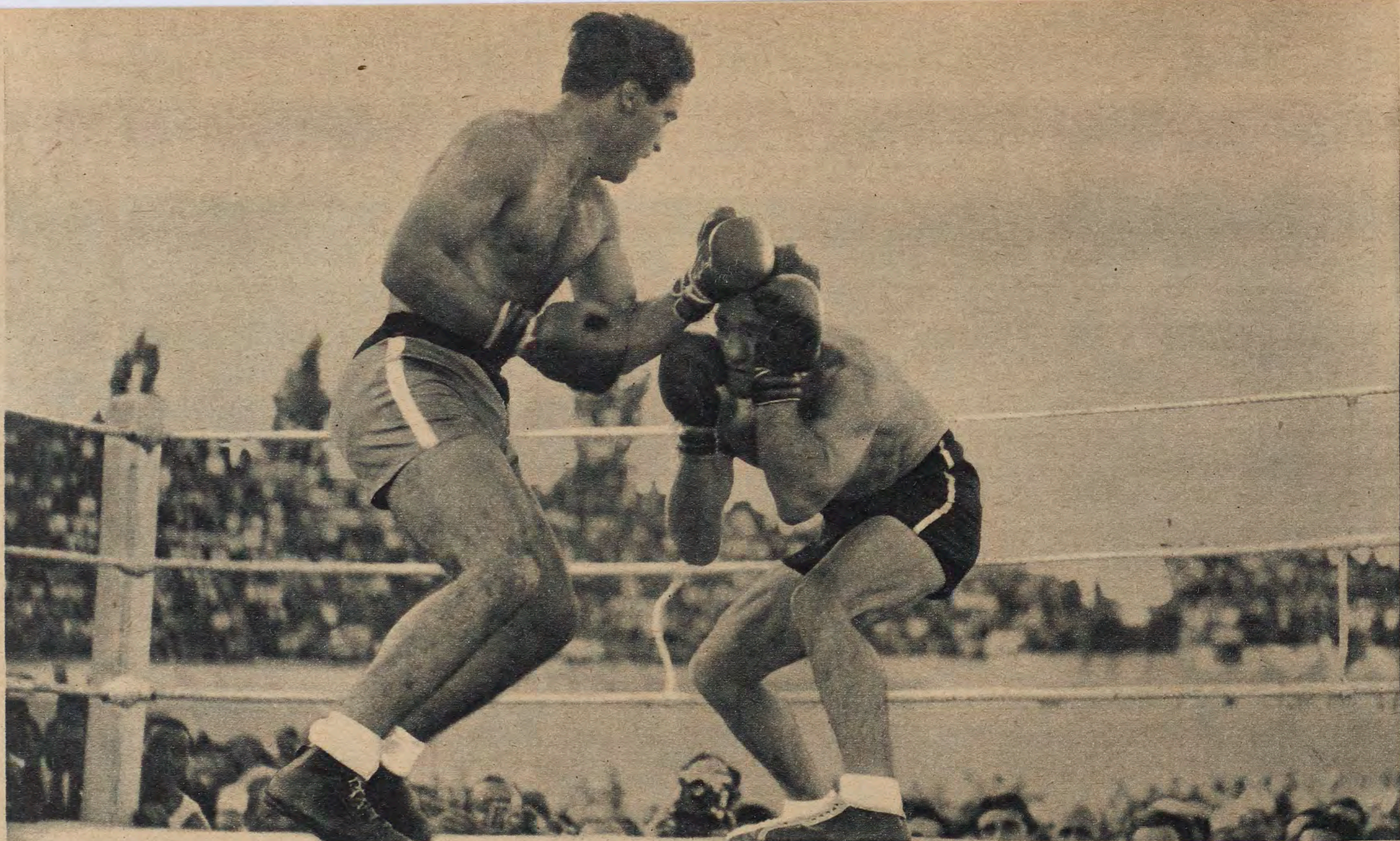
2 A Londres, et malgré un handicap de poids de plusieurs kilos, Marcel est parvenu à mettre le champion d'Ecosse des poids mi-lourds, Gilroy, k.o. au 4^e round.



3 Le courageux Jean Walzack ne parvint pas à résister plus de quatre reprises aux terribles coups de Marcel qui le coucheront bientôt au canevass irrémédiablement.

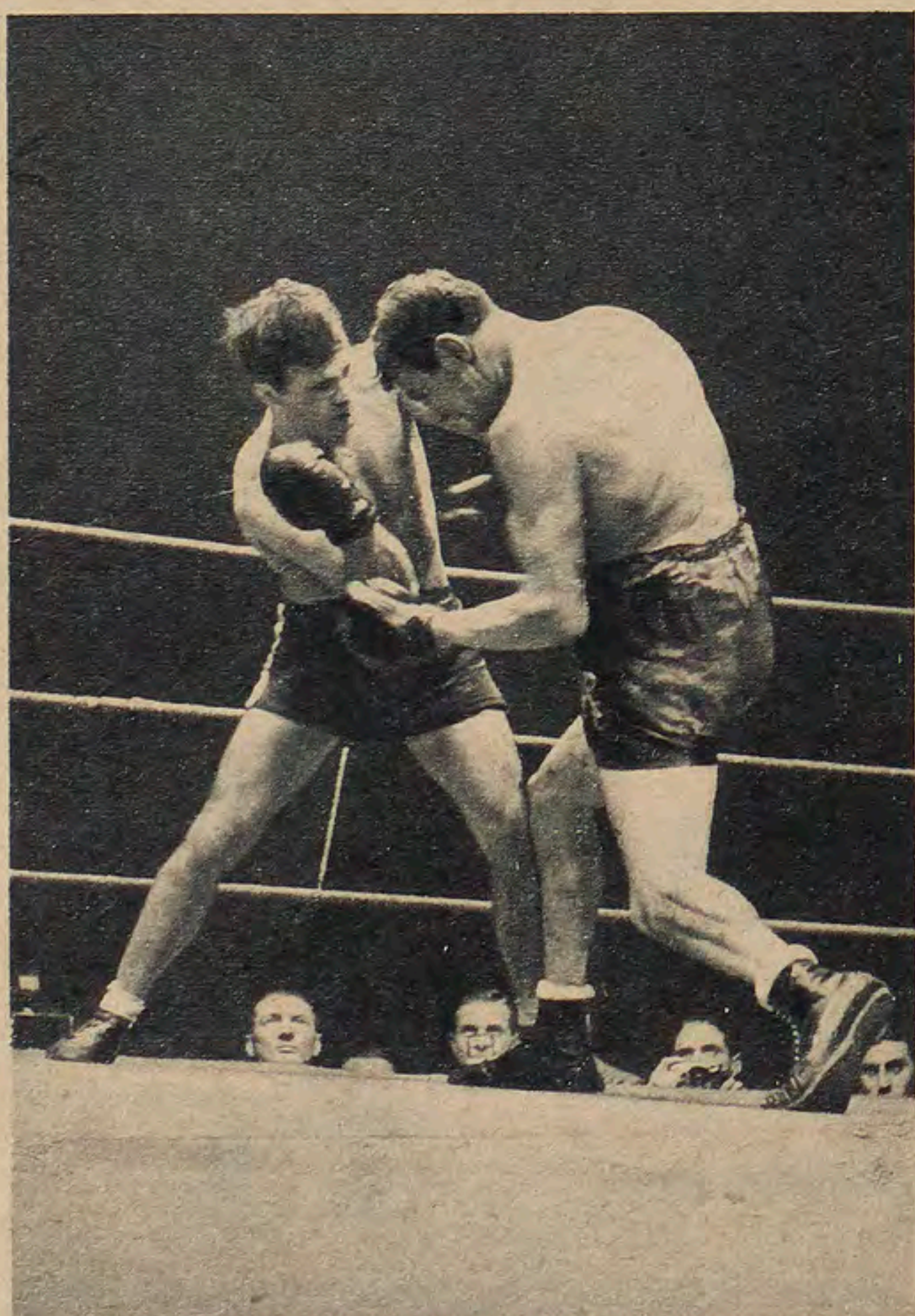
4 Le bel Italien Giovanni Manca a mal commencé l'année 1948. Le 26 janvier, il termina son match au deuxième round, étendu de tout son long sur le tapis, aux pieds de Marcel Cerdan.





★ Le 24 juin 1945, Cerdan affrontait l'ancien champion de France, Edouard Tenet. Bien couvert, cherchant à durer, Tenet fut souvent malmené mais parvint à terminer le combat debout. Le voici se protégeant comme il peut de l'attaque lancée par Marcel Cerdan. ★

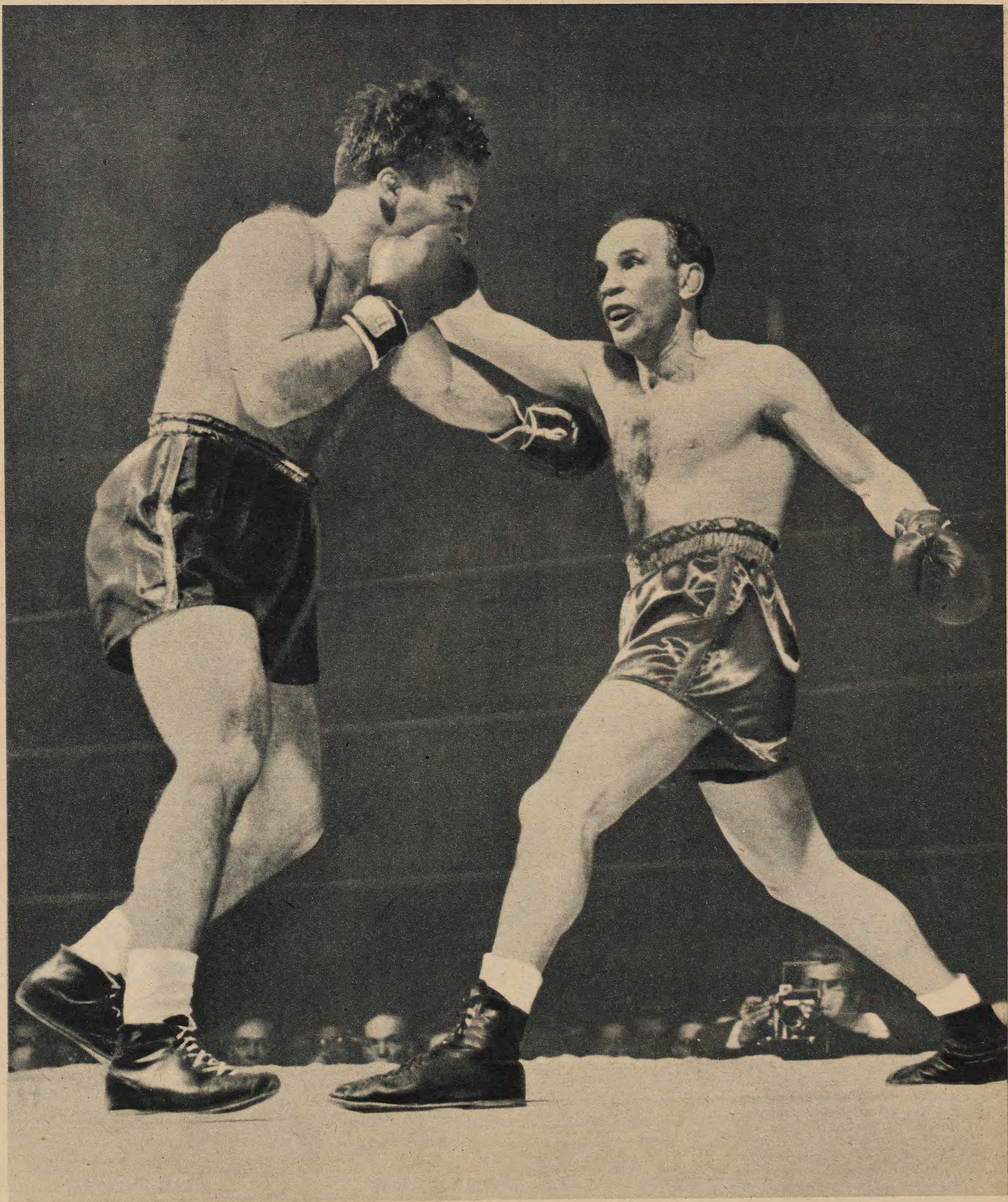
...et la découverte de New-York



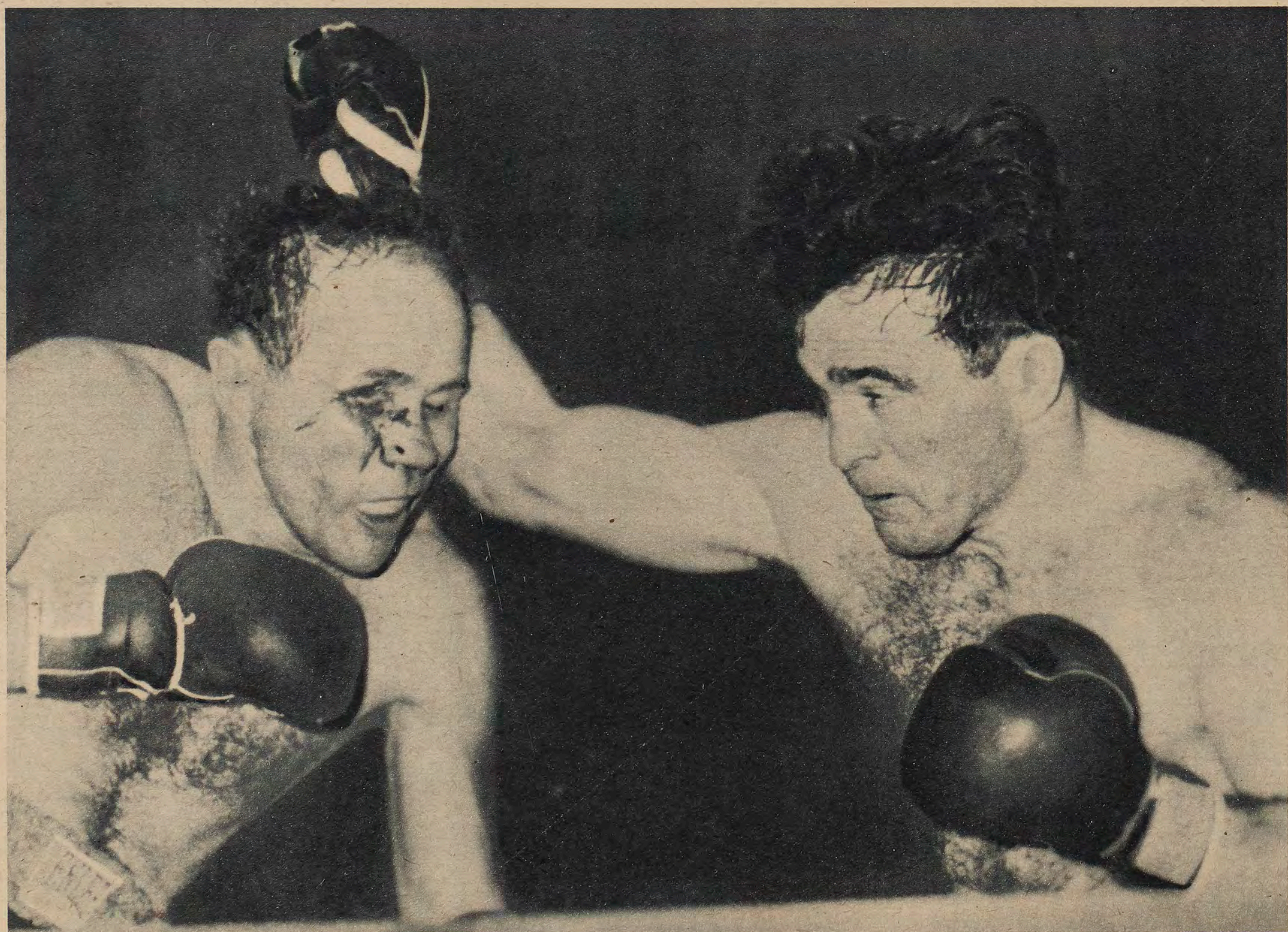
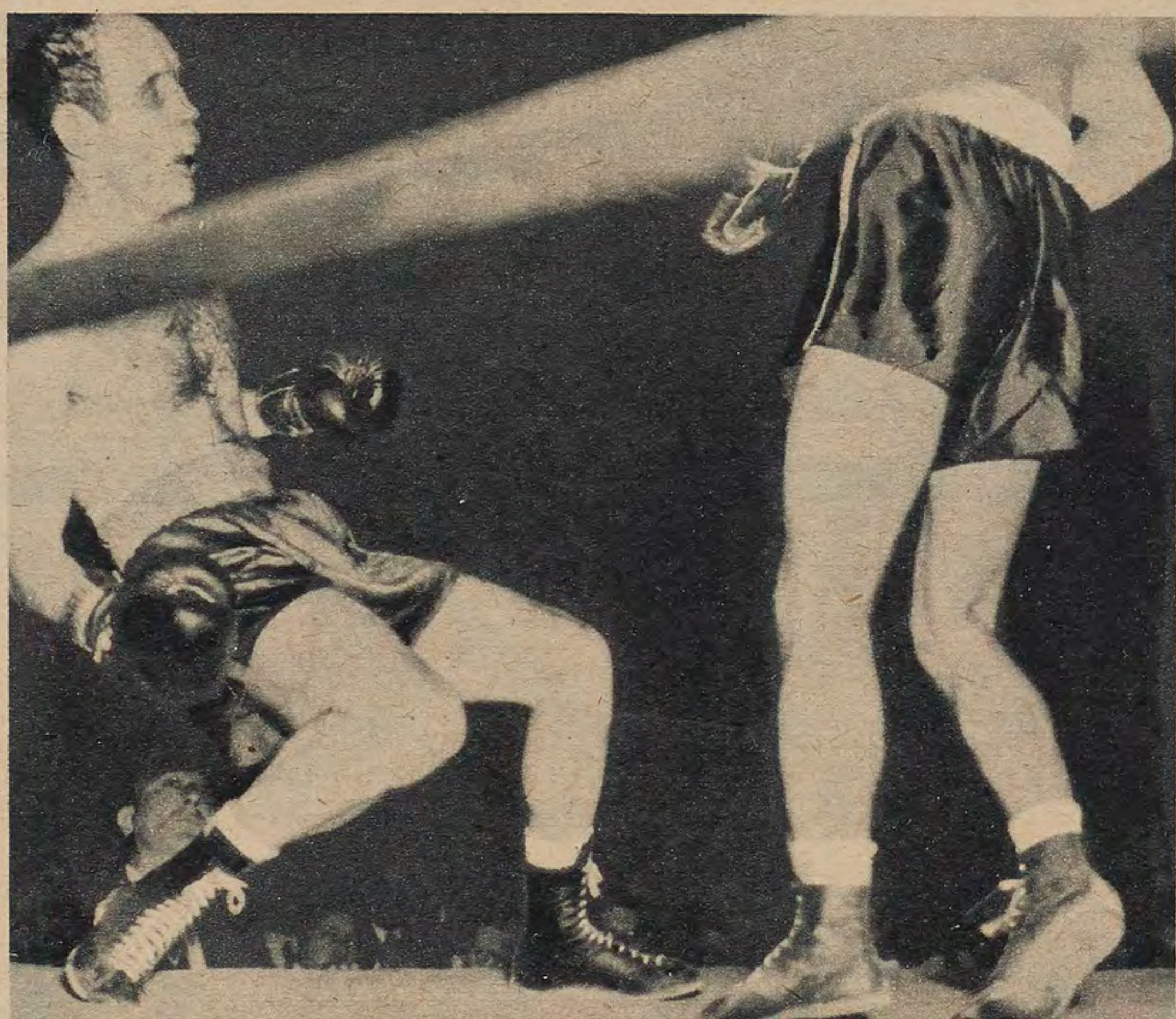
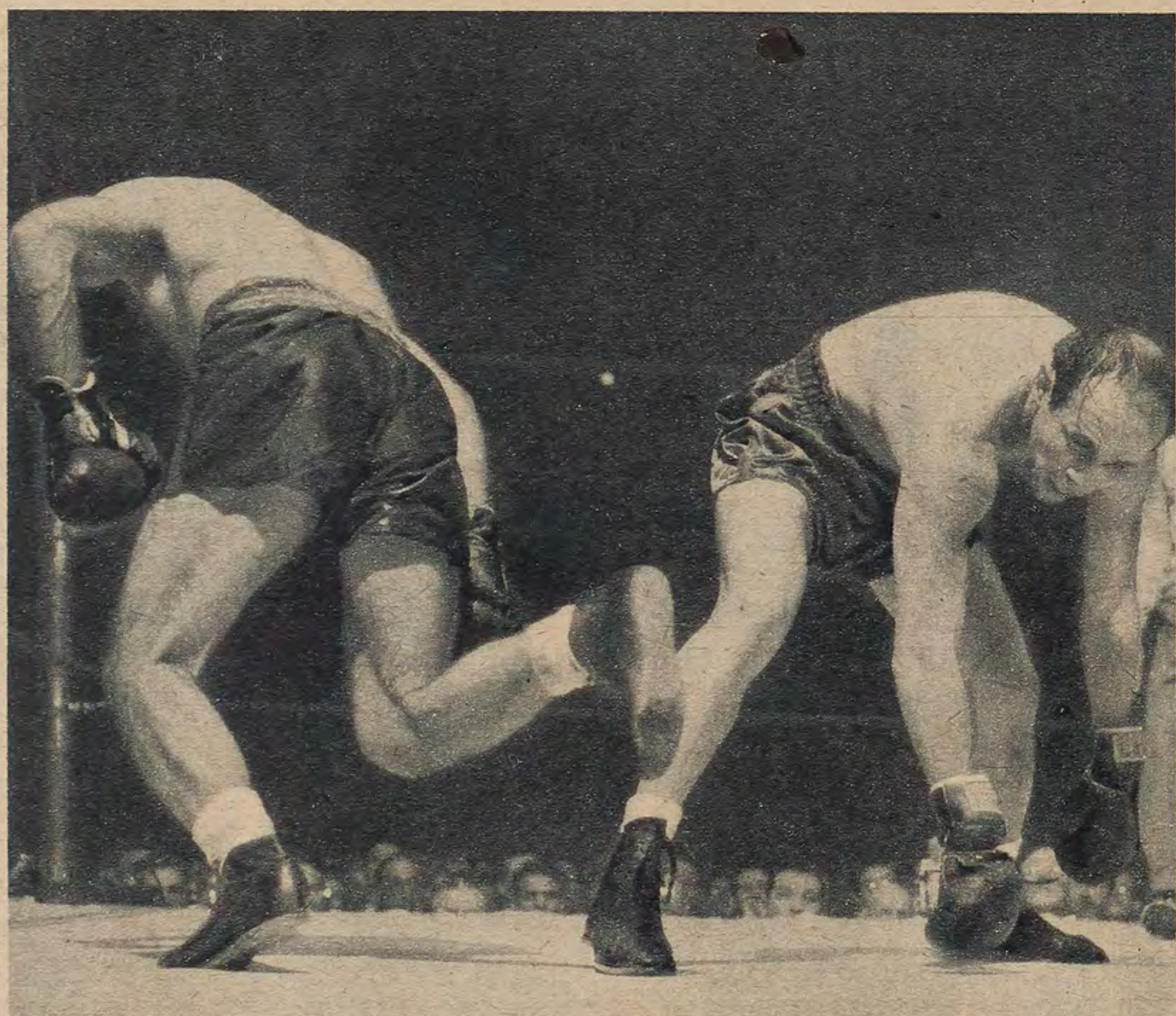
★ Le plus grand combat disputé à Paris depuis la guerre fut bien celui que se livrèrent Cerdan et Charron sur le ring dressé en plein milieu de la pelouse du Parc des Princes. Malgré l'orage, qui menaçait, 25.000 spectateurs se pressèrent, ce soir-là, pour voir Marcel affronter son seul rival du moment. En fait, ils virent Cerdan dominer Charron (à droite), qui s'inclina nettement aux points. ★



6 décembre 1946 : au Madison Square Garden,



len, Cerdan ouvre sa campagne américaine...



...par une victoire sur le solide G. Abrams

Cerdan ? C'était un puncheur aux dons exceptionnels qui avait potassé ses classiques

par C. W. HERRING

Le style de Marcel Cerdan ? Un court retour en arrière peut, seul, permettre de le définir et de l'expliquer.

La boxe était, à l'origine, l'« art of self defense », c'est-à-dire l'art de se défendre contre un adversaire supposé plus fort, physiquement. Il s'ensuit qu'il fut découvert et codifié une série de coups dans ce but bien défini, un répertoire dont le direct du gauche formait l'élément principal. C'était l'évidence même que le premier principe, pour se protéger, était d'interdire à un adversaire d'approcher. S'il parvenait cependant à franchir ce premier obstacle, qu'est l'arrêt du gauche, le « straight left » si cher aux Britanniques, il y avait en réserve l'uppercut du droit pour relever la tête de l'antagoniste qui fonçait tête baissée sous le gauche. Enfin, on avait recours aux crochets, si la bagarre était devenue inévitable, aux jabs, aux jolts, dont on ne parle plus, mais que l'on pratique encore. Tout cela constituait la boxe classique.

TROP FORT POUR ÊTRE CLASSIQUE

Cette boxe classique Marcel Cerdan n'avait pas à la pratiquer. Pour lui il ne s'agissait pas de se défendre mais bien d'attaquer, surtout dans la seconde partie de sa carrière, et il aiguilla sa façon de faire en conséquence.

Il est d'ailleurs remarquable que, seuls, les boxeurs fragiles pratiquent constamment le jeu classique. Les « scientifiques » ont besoin de connaître l'« art of self defense » pour subsister, sinon ils seraient balayés du ring comme fétu de paille. Sans une boxe savante et un bon jeu de jambes, qui vont de paire, ils n'auraient aucune chance devant un battant, et c'est pourquoi il est profondément injuste de les railler en raison de leur mobilité. Trop souvent, en effet, piqué au vif, le boxeur frêle s'offre en holocauste en acceptant le combat.

Bien que toujours doté d'une très forte constitution, Marcel Cerdan, à ses débuts, a potassé la boxe classique, car, puissant ou malingre il est des principes immuables qu'il faut connaître et qui servent aussi bien le combattant dans l'attaque ou la défense.

Marcel a donc appris son A, B, C, et, lorsque nous l'avons vu disputer ses premiers combats, à Paris, en 1937, il boxait fort convenablement : mieux que bien d'autres à son stage. Il avait 21 ans et deux années de

combats professionnels, deux années au cours desquelles il avait retenu bien des choses qu'il n'avait qu'entrevenues en salle, car il est indiscutable que Marcel était doué pour la boxe et qu'il l'avait bien comprise dès ses débuts. Néanmoins, l'idée de paraître devant le public parisien l'avait rendu quelque peu circonspect. Bien que maître absolu dans tous les rings de l'Afrique du Nord, il redoutait la confrontation dans la capitale. Il s'ensuit que le jeu de Marcel ne fut jamais aussi classique que lors de ses premières armes à la salle Wagram.

Qu'il ait présenté à côté d'énormes qualités, quelques défauts étaient très normaux. Rien n'est parfait, et le boxeur est loin d'échapper à la règle. Sa garde était un peu lourde, il pliait trop ses bras sur eux-mêmes, ce qui l'obligeait à être contracté et nuisait à sa détente. C'est un des rares péchés qu'il ait plus ou moins gardé jusqu'à la fin de sa carrière. Je dis « plus ou moins » car, dans certains de ses combats, il a su boxer avec la souplesse voulue, notamment devant Jean Pankoviak, il y a trois ans.

C'est son jeu de jambes qui s'avérait le plus déficient à l'époque. Ce jeu de jambes il l'a, par contre, considérablement amélioré avec le temps. Son défaut initial était de tenir le pied droit trop pointé vers l'extérieur, dans le but évident d'avoir une meilleure assise pour pouvoir frapper. Pour la même raison, sans doute, il tenait ses jambes trop écartées. Cette supposition me fut confirmée par Lucien Roupp un jour que j'avais critiqué la position de Marcel. L'écartement était tel que, le corps plié en avant, il donnait l'impression de faucher quand il attaquait l'adversaire des deux mains. Il ne convenait certainement pas au style du Marcel de ce moment.

Par la suite, il devait tirer sa puissance de frappe plus de la rotation du tronc que du support de sa jambe droite, et le démolisseur apparut.

Car ce serait une erreur de persister à croire que l'efficacité de Marcel vint avec son alourdissement. Avant d'être poids moyen son punch s'était développé, en même temps que son style s'était graduellement amélioré. Peut-être était-il même plus sec, ce punch, dans les derniers temps où Marcel était welter, que sur la fin de sa carrière, mais cela a une explication sur laquelle je reviendrai plus loin. Je ne veux donner, comme preuve de ce que j'avance, que son record de 1941 quand, toujours welter, il battit neuf des dix adversaires qu'il rencontra avant la limite, Kid Janas étant l'exception. C'est cette année-là que, pour la seule fois, en six combats, avec le même adversaire il battit Omar Kouidri décisivement.

J'estime que c'est à ce moment que Marcel Cerdan atteignit son apogée et on a parfaitement raison de dire que, sans la guerre, il aurait accompli des choses plus grandes encore, si toutefois cela avait été possible, car on ne dépasse pas le titre de champion du monde.

En 1941, il se rendit compte que la boxe dite classique n'était pas pour lui. Le rôle qu'il brigait se trouvait plutôt être celui du puncheur, de l'attaquant et, de fait, on avait rarement vu Marcel reculer devant un adversaire. Non seulement ce n'était pas dans son tempérament mais ses dispositions naturelles ne l'incitaient pas à la dérobade. Les coups les plus rudes qui lui furent assénés glissaient sur lui comme des gouttes d'eau sur un parapluie. Seul Anton Raadik put le « descendre », à Chicago, et ce fut plutôt en raison de son état d'épuisement, de son manque d'entraînement et de sa condition physique déficiente que ce résultat fut obtenu.

UNE CONFIANCE QUI FRISE L'IMPRUDENCE

Marcel, jusque-là, en était venu à croire qu'il était invulnérable. Il avait tellement confiance dans ses moyens athlétiques que l'entraînement lui paraissait presque superflu. Cela est si vrai qu'il disputa tous

ses combats, pour ainsi dire, depuis la Libération jusqu'à l'année dernière, non seulement avec une préparation insuffisante, mais des plus rudimentaires. Songeons que, souvent, pour ses grands combats chez les poids moyens souvent, il se contenta du poids plume amateur Marcel Gallon, aujourd'hui professionnel, comme sparring partner ! Quelle classe ne lui fallait-il pas posséder, pour disputer des combats difficiles aussi peu préparé ?

Mais ce n'est pas tout. Marcel qui possédait des mains fragiles et qui les avait souvent abîmées lorsqu'il combattait — notamment quand il rencontra Holman Williams — avait en outre un handicap peu commun pour un boxeur. Son bras droit était devenu atrophié à la suite d'une chute en jouant au football, son sport de prédilection. Un fragment d'os détaché du coude s'était dissout dans les muscles du bras droit, durcissant ceux-ci au point qu'il ne pouvait l'étendre. Il ne s'en souciait guère, pourtant cela l'empêchait de se raser mais non de combattre !

Peut-on s'imaginer chose pareille ? Pourtant Marcel continua à boxer victorieusement.

C'est que gagnant ses combats, en principe, grâce à son gauche, Marcel, avec le fatalisme ancré en lui, considérait que la privation de son bras et poing droits ne pouvait le gêner beaucoup ! Aussi insensé que cela puisse paraître, c'est cependant la vérité même.

En effet, dans son évolution de boxeur, Marcel avait découvert qu'outre la pointe du menton et le plexus solaire, les cibles classiques (le « point » et le « mark » comme le disent les vieux préceptes anglais) l'adversaire avait généralement un troisième point faible : le foie. Ce but n'était pas seulement le but préféré des « fausses gardes », il en avait fait le sien, avec une réussite incontestable. D'ailleurs, et l'on sait maintenant pourquoi, le gauche était devenu le coup caractéristique du jeu de Marcel. Son crochet en deux temps, en remontant, foie et menton, ou en descendant, menton et foie, lui gagnait la plupart de ses batailles.

MARCEL RETROUVE ENFIN UN BRAS DROIT

Son premier combat avec Cyrille Delannoit, où il perdit la décision, le ramena à la réalité. Il se rendit compte, qu'avec l'âge, il devait enfin mettre tous les atouts dans son jeu. C'est alors que, pour redresser son bras atrophié, il suivit un traitement avec le succès que l'on sait.

Le deuxième combat avec Delannoit en montra les bienfaits et c'est pourquoi il n'est pas exagéré de dire que, sur le tard, il était plus redoutable que jamais.

On se rendit bien compte du handicap sous lequel Marcel avait accompli la partie la plus importante de sa carrière, quand il rencontra Lucien Krawczyk au Palais des Sports. Marcel encore sous le coup de sa déconvenue devant Raadik n'avait plus le « moral » et pour battre convenablement une « fausse garde », comme Krawczyk, il lui fallait l'usage du droit, qu'il n'avait plus.

Jamais Marcel ne fut plus près d'abandonner la boxe, et il lui fallut la défaite injustifiée devant le champion de Belgique, injustifiée du fait du handicap de son bras droit, pour qu'il se ravisa et commençât une nouvelle carrière.

Avec ses deux poings il battit Tony Zale, comme il aurait battu et pouvait battre n'importe quel homme de son poids, et remporta enfin le championnat du monde qui aurait dû être son apanage depuis longtemps.

Depuis, il se servait de son droit, particulièrement à la mâchoire, comme de son gauche. Fort heureusement d'ailleurs, car cela lui évita une défaite plus désagréable encore à Détroit, devant La Motta, où, privé de son gauche, claqué, il put néanmoins sauver l'honneur.

Je le vis mimer ce qu'il avait fait, son bras gauche étant toujours en écharpe, pour essayer d'arracher quand même la victoire dans des circonstances particulièrement pénibles. Il démontra comment il plaçait son crochet du droit à la mâchoire de La Motta, pour aussitôt se baisser et calfeutrer sa mâchoire sur la poitrine de son vis-à-vis, comment il se redressait pour recommencer le même coup et se baisser de nouveau, et ainsi de suite, jusqu'à en arriver, à la longue, à en méduser l'Américain. Malheureusement il ne put réussir à faire avec son droit à la mâchoire ce que son gauche était parvenu à accomplir tant de fois au corps.

Cela montre la technique que Marcel avait su acquérir, avec son sens aigu du combat, ce coup d'œil qui n'était que rarement pris en défaut, cette clairvoyance qui se muait sans transition en réflexe, et qui a fait de Marcel un champion du monde et un champion parmi les champions.

Avec ses deux poings vigoureux, un entraînement rationnel comme il n'en avait jamais effectué auparavant, un entraîneur professionnel pour le diriger, et des séances de massage auxquelles il avait refusé de se soumettre jusqu'alors, Marcel était fin prêt, capable de battre La Motta sans remission et de lui reprendre « son » titre de champion du monde.

Hélas ! la fatalité ne l'a pas voulu.

But CLUB

Directeur : Gaston BENAC
Rédacteur en chef : Félix LEVITAN

DIRECTION — VENTE — PUBLICITE
100, rue de Richelieu, PARIS
Téléphone : RICH. 81-55 et la suite

REDACTION — ADMINISTRATION
124, rue Réaumur, PARIS
Téléphone : GUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS
3 mois 230 fr.
6 mois 450 fr.

Les abonnements d'un an sont rétablis
Prix de l'abonnement pour un an : 850 francs

COMPTE COURANT : PARIS 5390-08

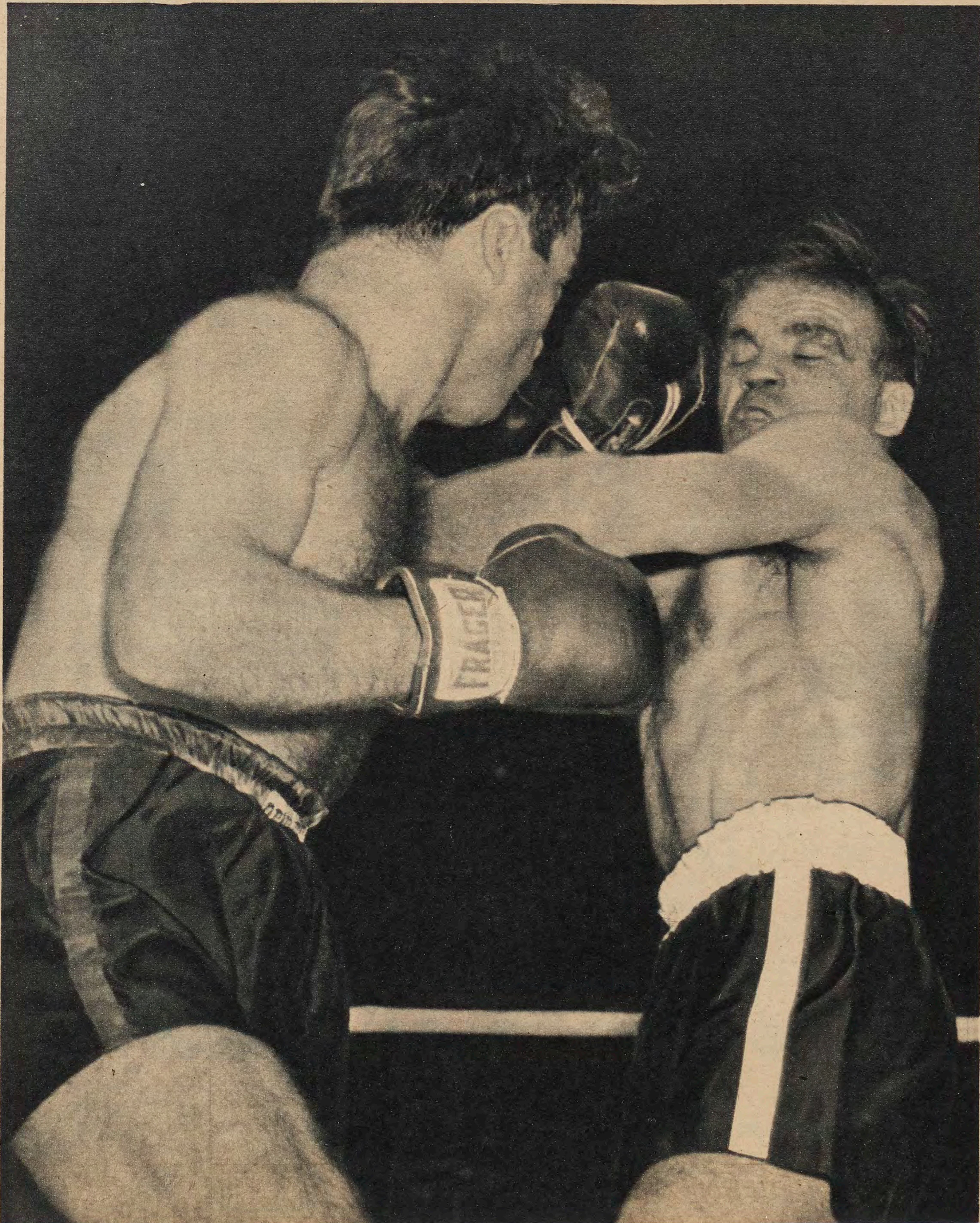
DIRECTEURS-GERANTS :
MM. VERRIERE et MASSOT

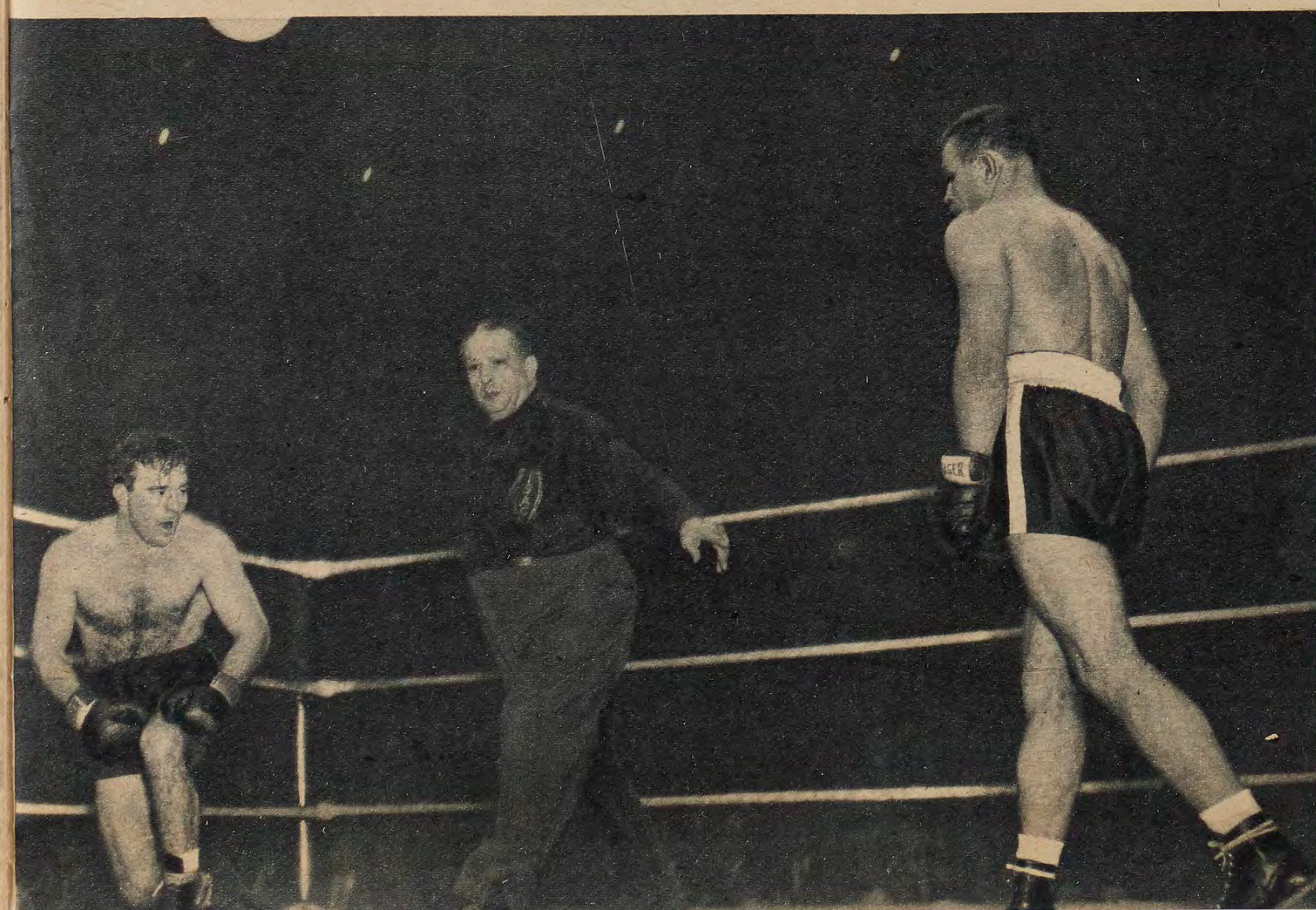
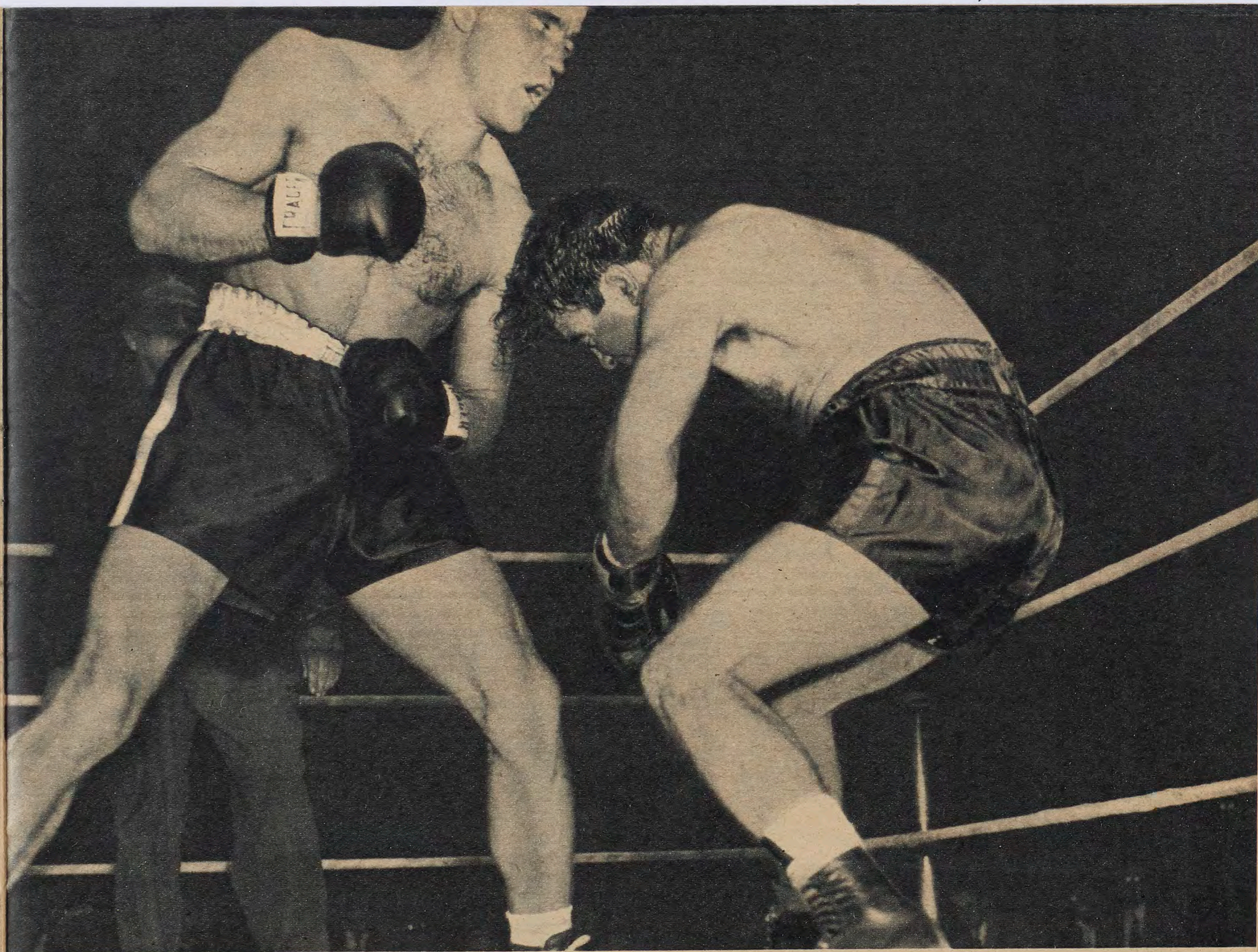


**MARCEL N'AVAIT PLUS
LA FORCE DE SOURIRE**

C'est le 26 décembre 1946, sur le ring du Madison Square Garden à New-York, que Marcel joua toute sa campagne américaine. Son adversaire n'était autre que G. Abrams, l'ancien rival direct du champion du monde Tony Zale. Enrhumé, manquant de souffle, Marcel combattit jusqu'à l'extrême limite de ses forces, arrachant la victoire à son coriace adversaire. Les spectateurs étaient conquis mais, quand vint le verdict, Marcel était si épuisé qu'il n'avait plus la force de sourire au public.

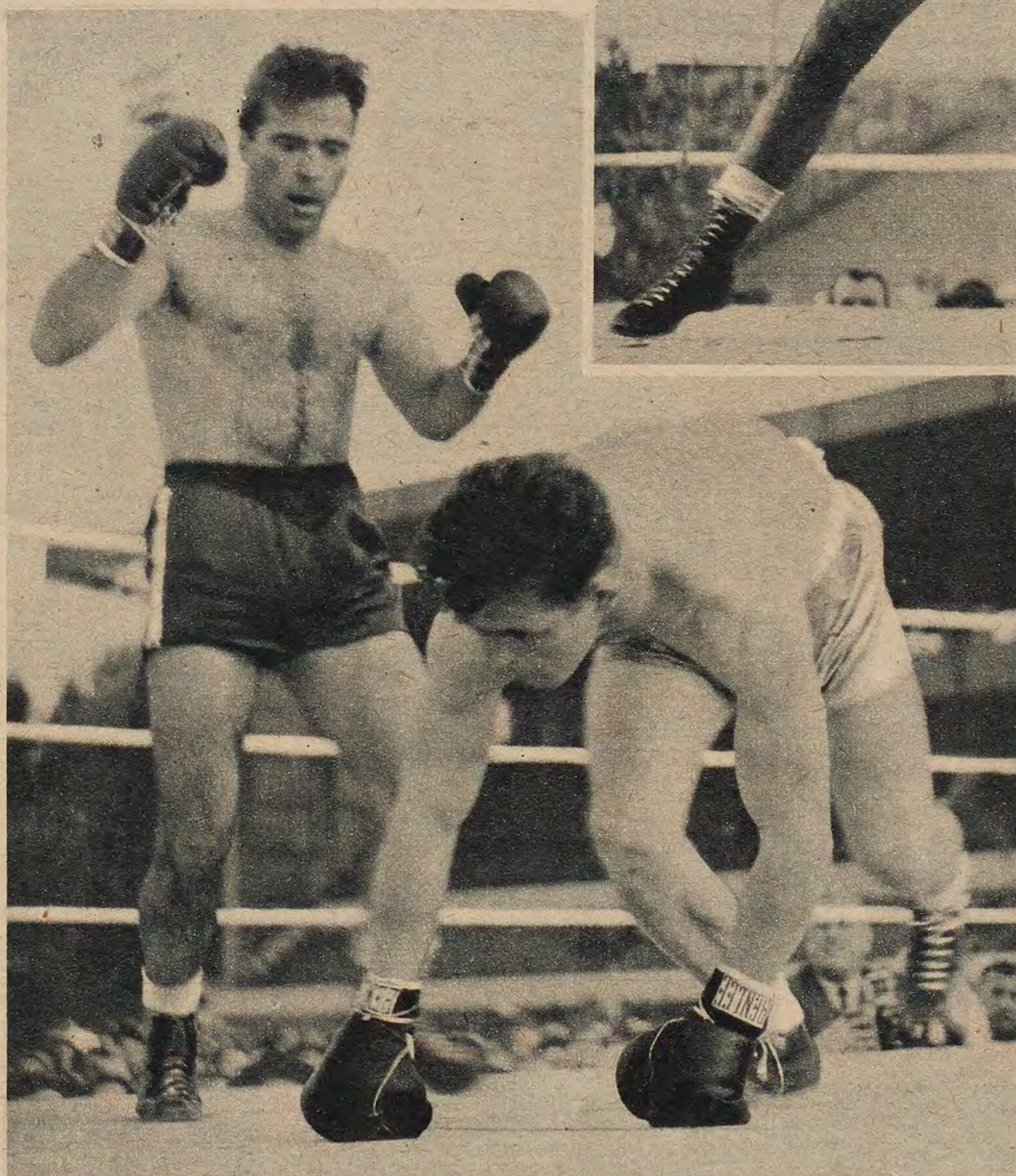
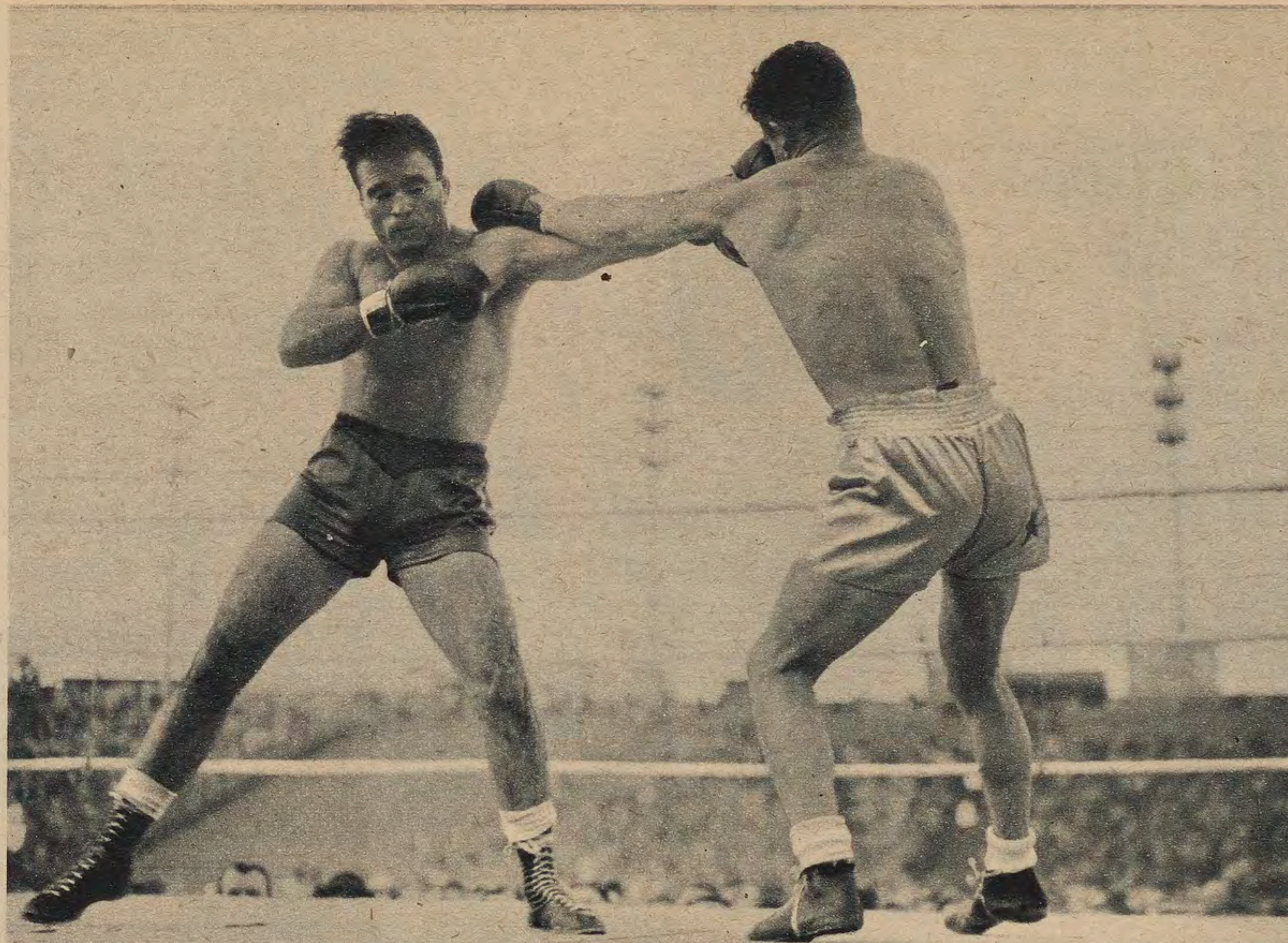
Anton Raadik : un écueil sur la route du titre mondial



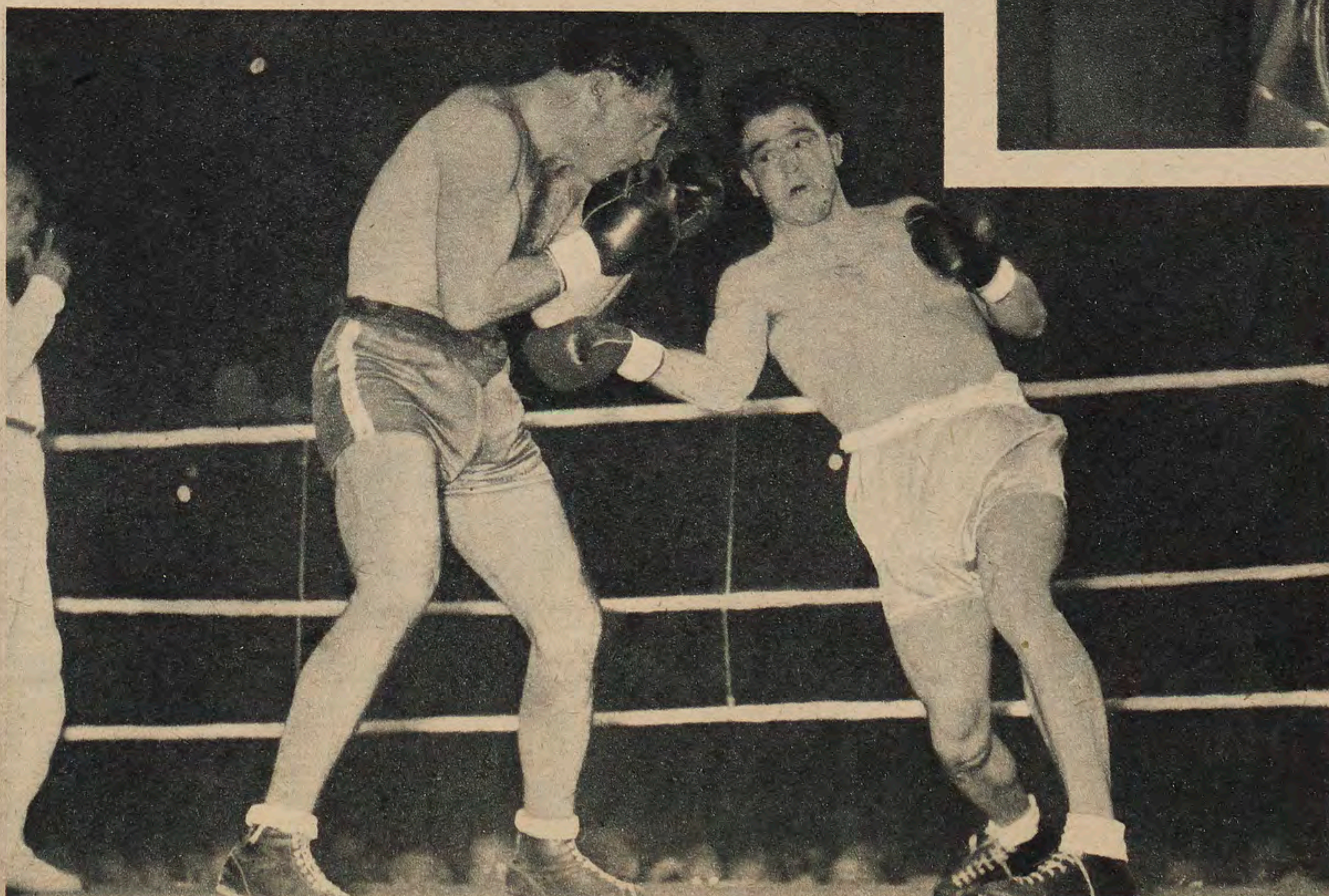


C'EST, peut-être, contre l'Esthonien Anton Raadik, que Marcel frôla le plus la défaite régulière, un échec qui aurait irrémédiablement relégué Marcel au second rang des prétendants au titre mondial. Alors qu'il avait dominé son rival tout au long des neuf premiers rounds, Cerdan se trouvait littéralement vidé en entamant le dernier. Raadik, poussant son adversaire, le faisait trébucher trois fois, mais Marcel, bien que malade, parvenait, au prix d'un effort surhumain, à se relever chaque fois et à terminer le match debout pour entendre la décision rendue à l'unanimité en sa faveur. C'était un des plus mauvais souvenirs que Marcel avait gardé de sa campagne américaine.

Cyrille Delannoit
*déclaré vainqueur
 au Stade du Heysel
 faillit empêcher
 la conclusion du
 match contre
 Tony Zale, mais...*



Quand il monta sur le ring du Heysel pour défendre son titre européen, Marcel avait reçu toutes les garanties pour disputer le championnat du monde. Delannoit alla à terre (à gauche), mais fut déclaré vainqueur...



...Il fallut une revanche, que Marcel gagna au Vél' d'Hiv' de Bruxelles, sur un Delannoit fougueux (ph. de g.), imprécis et souvent contraint à la défensive. Après le combat, Cerdan semblait s'excuser de n'avoir gagné qu'aux points (ci-dessus).

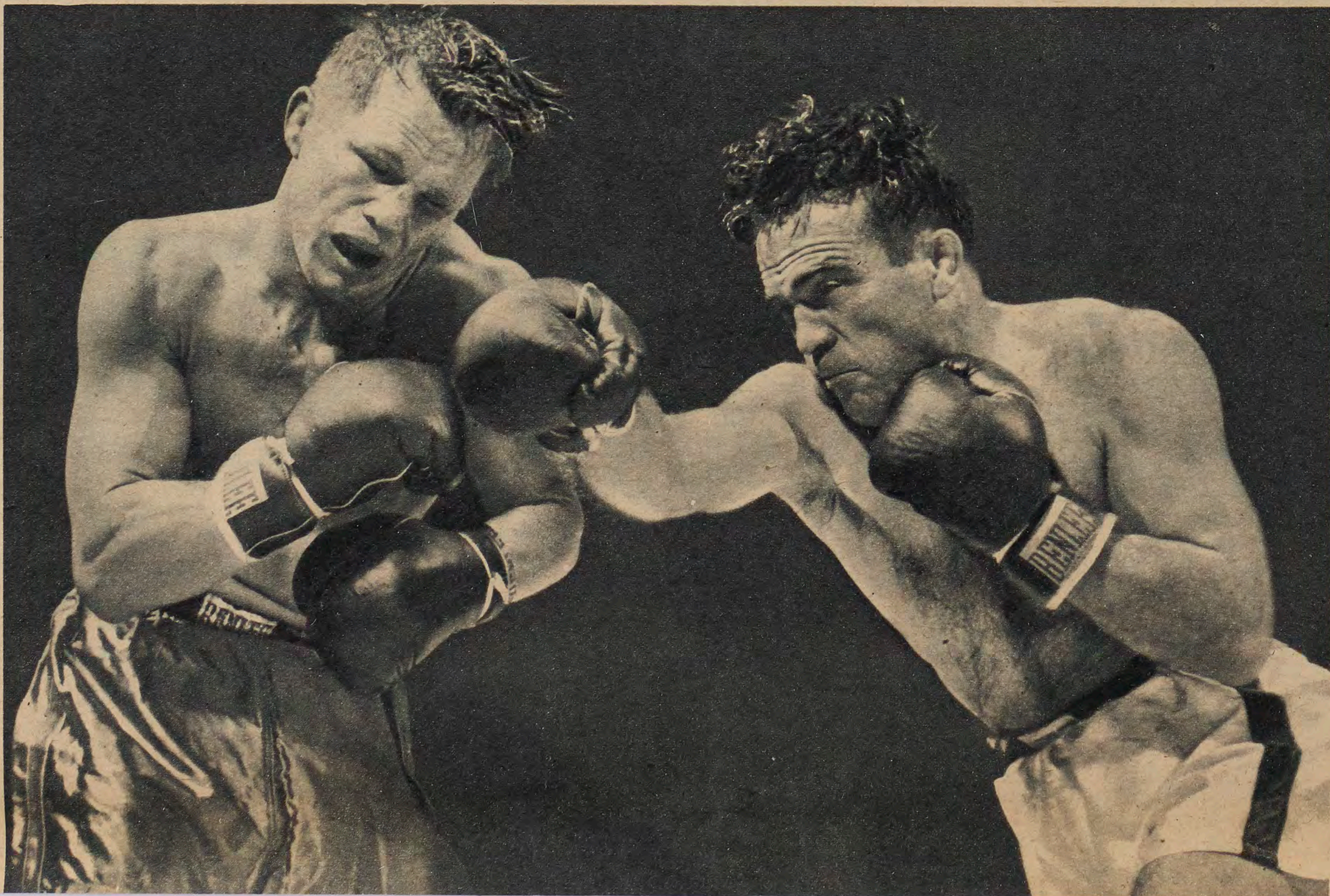
... Marcel Cerdan,
*en prenant sa
 revanche, réussit à
 regagner la con-
 fiance des organisa-
 tions américaines.*

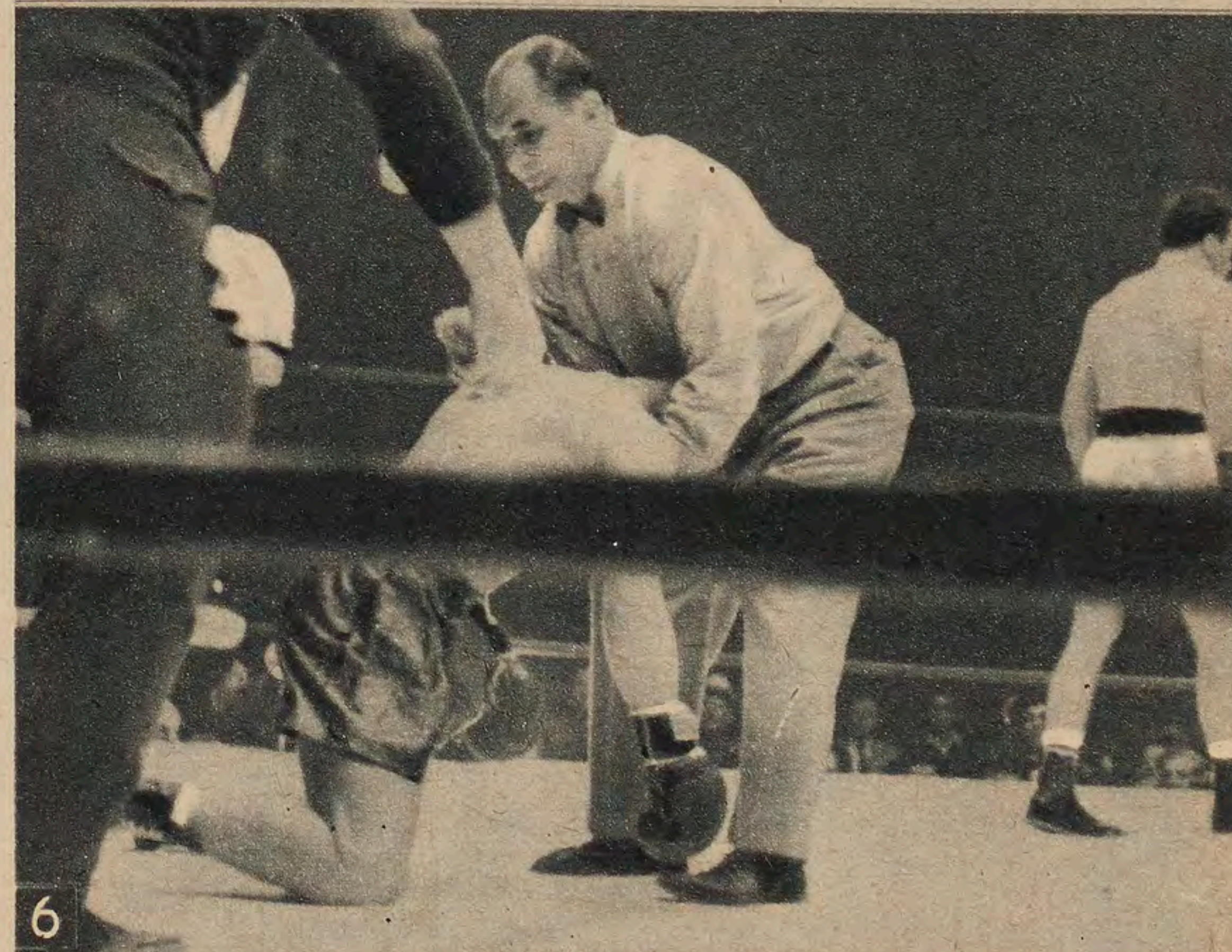
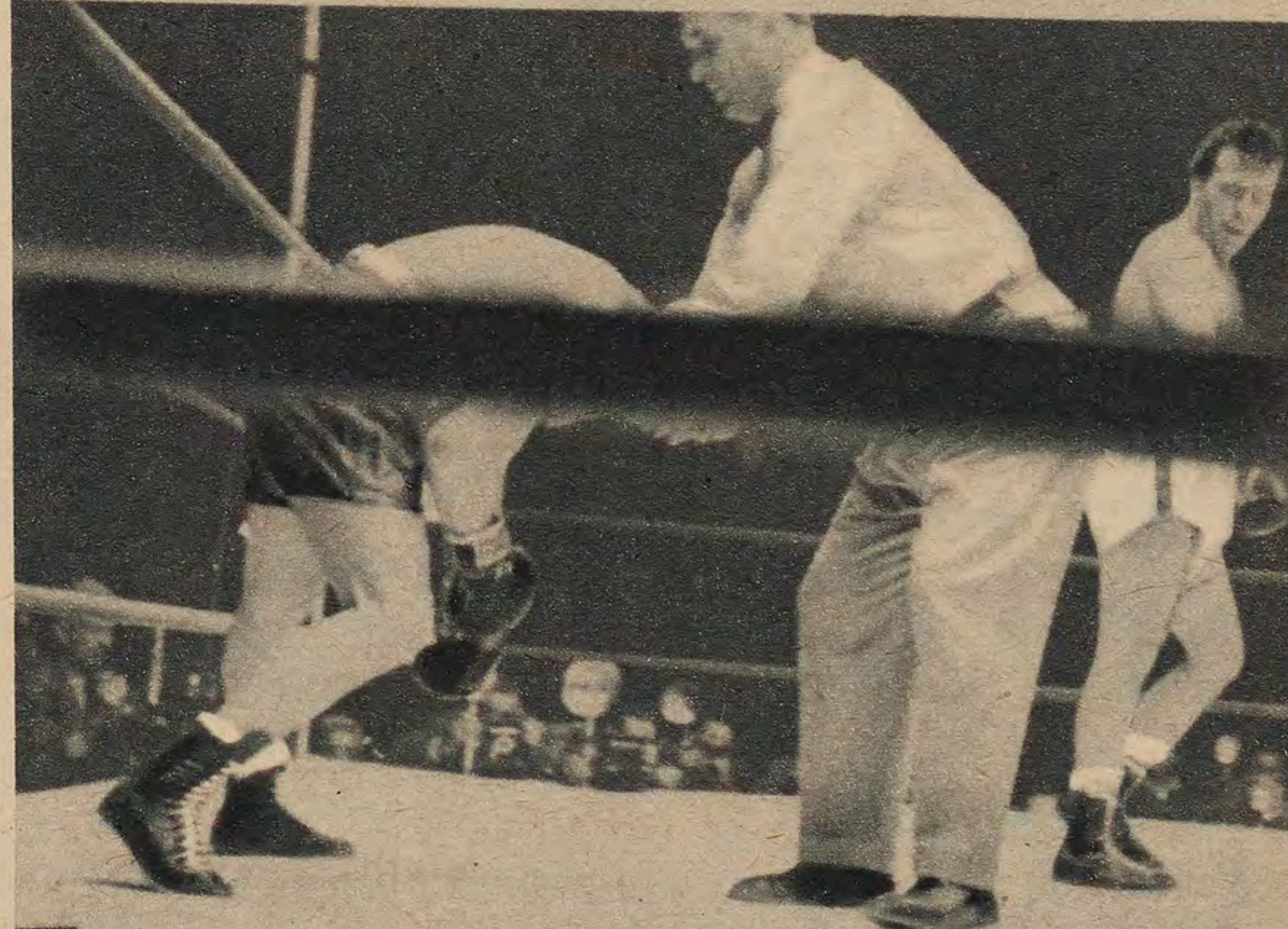
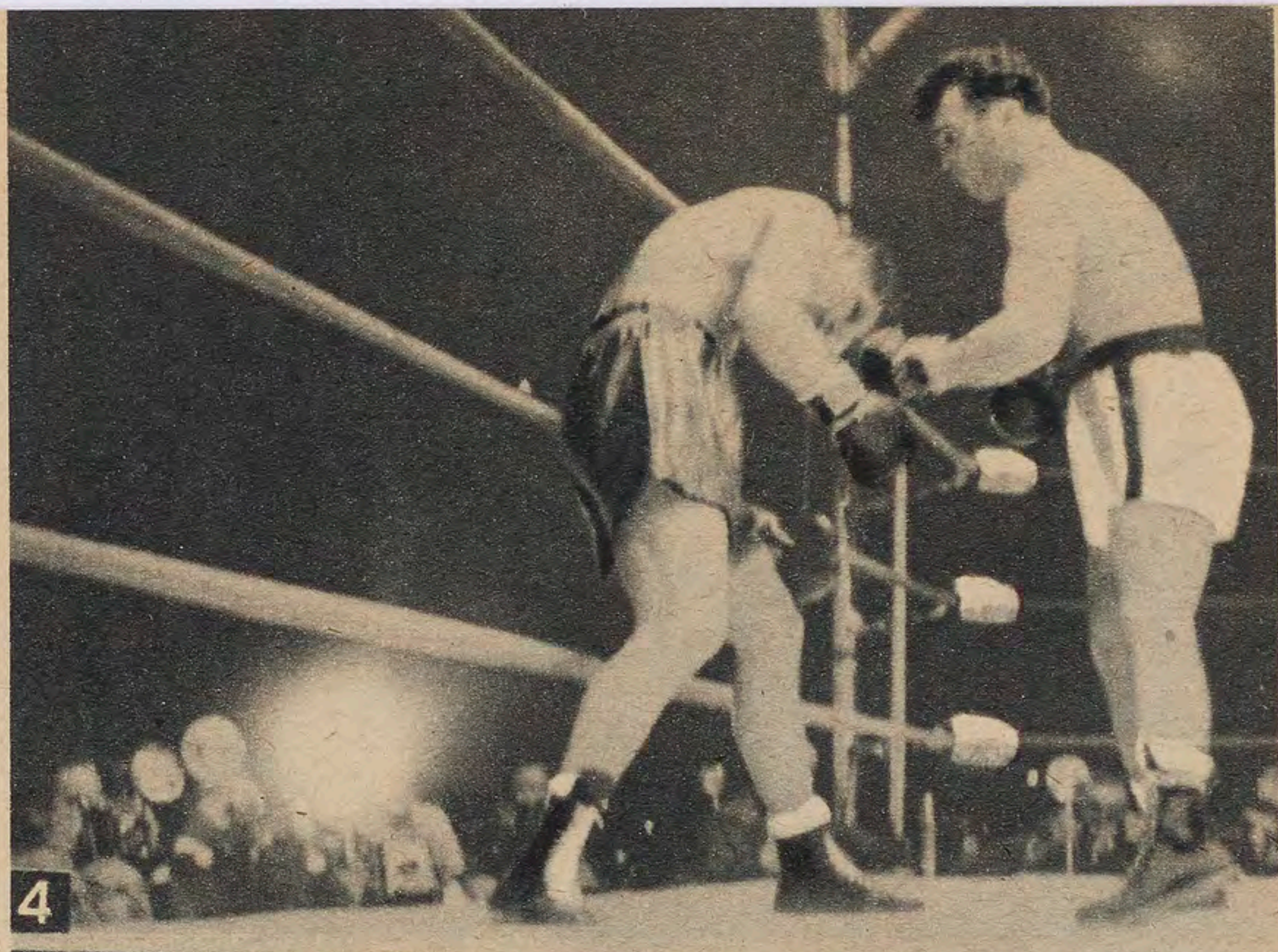
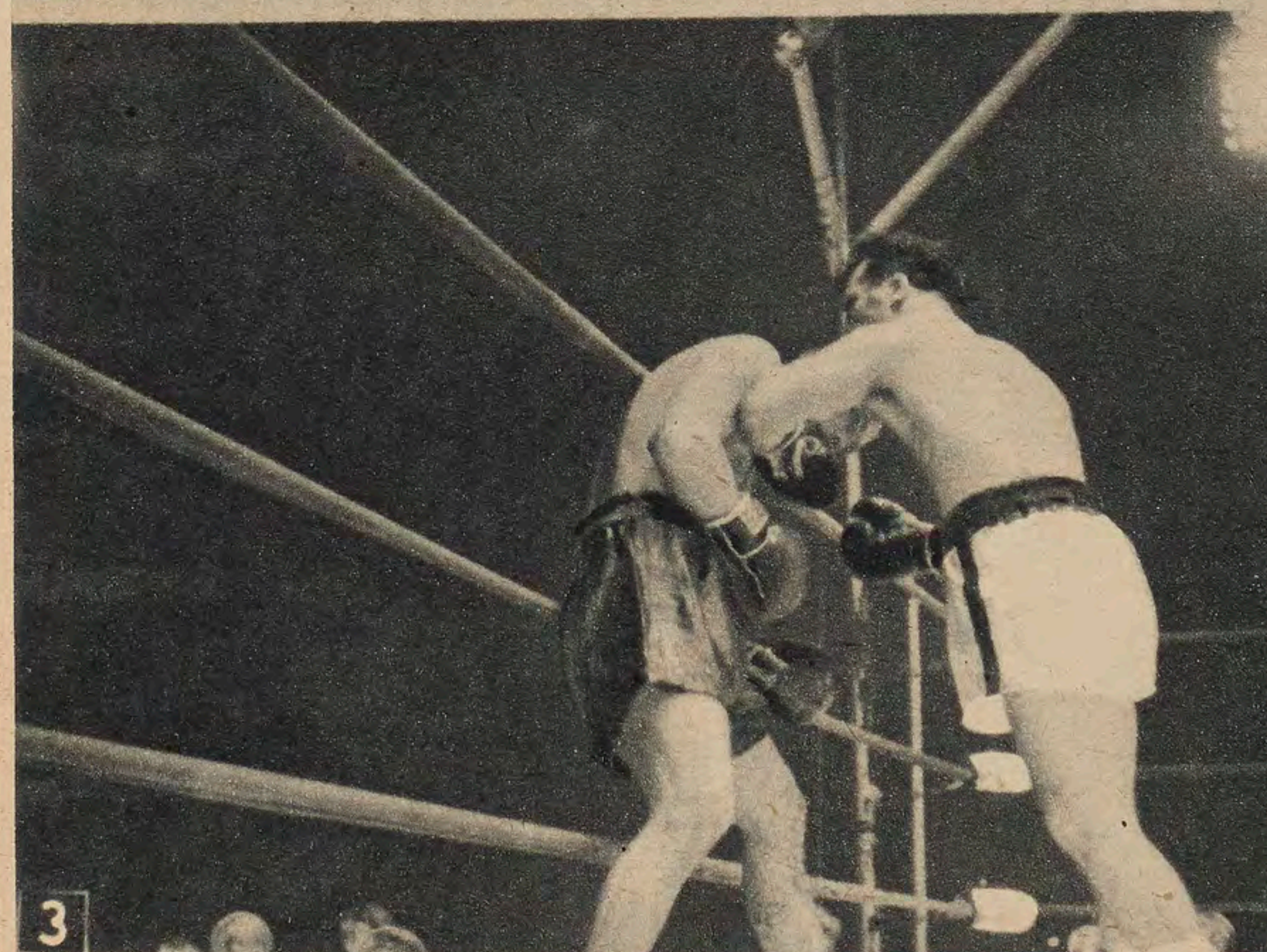
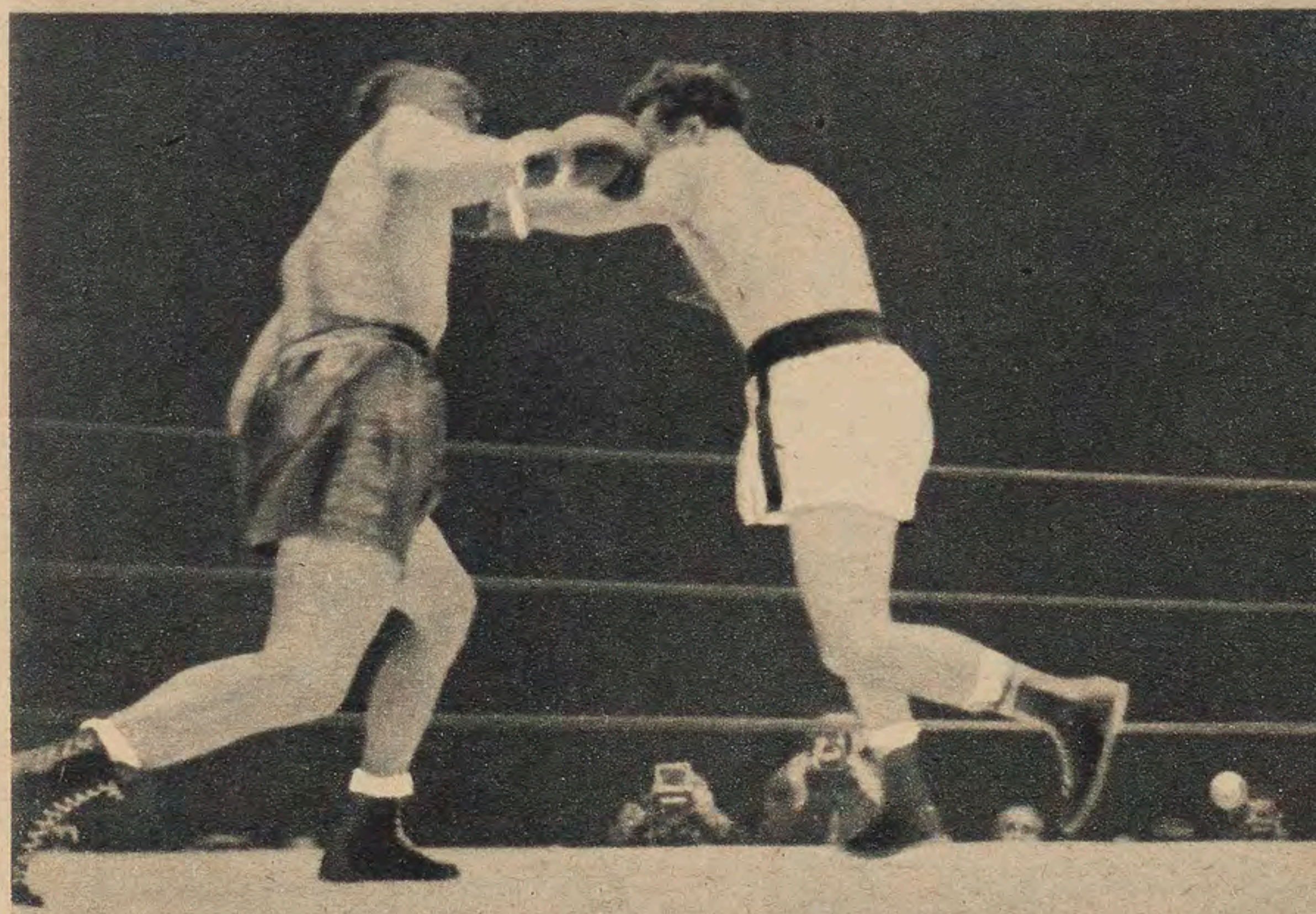
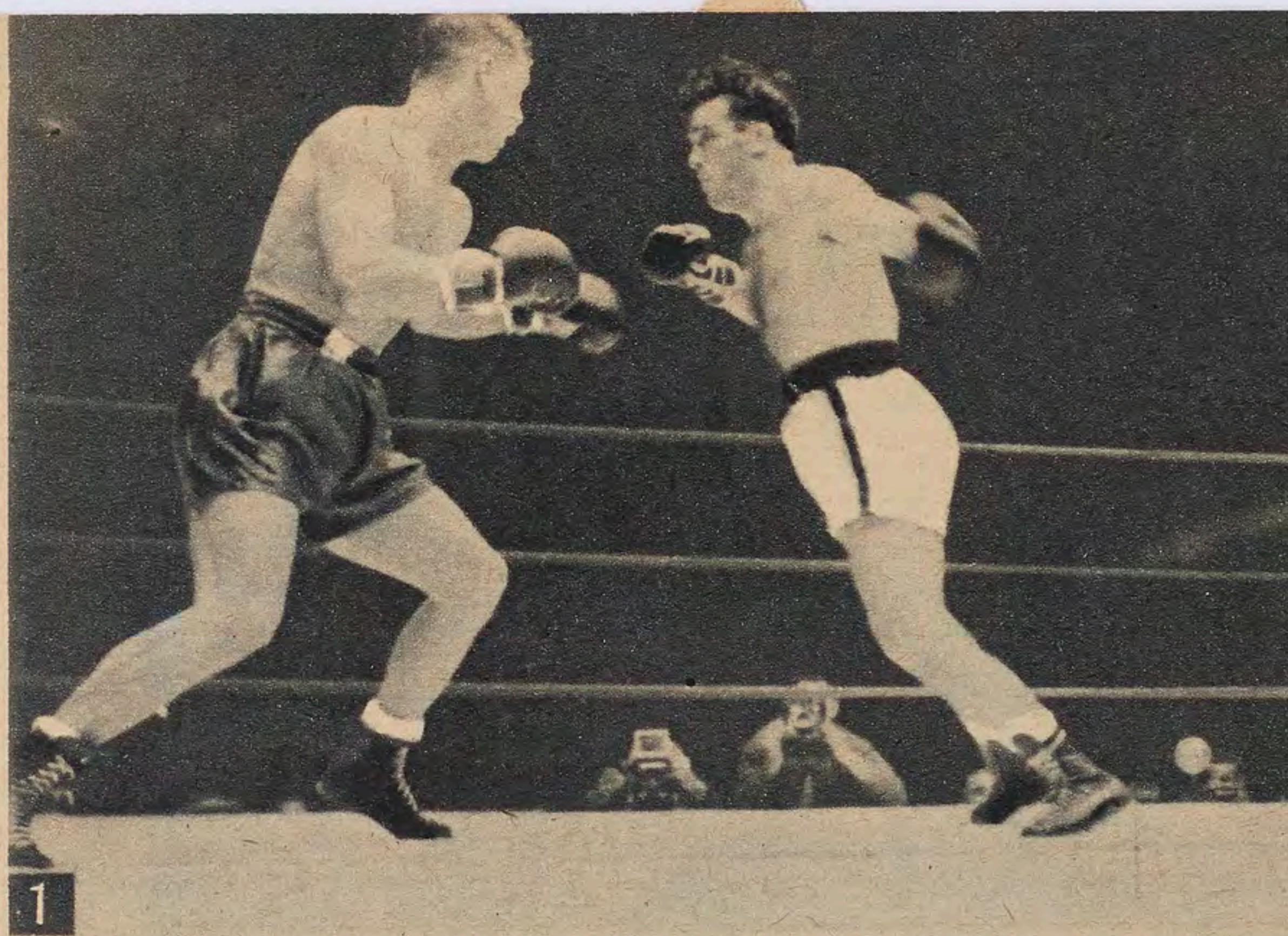
Août 1948 : Signature du contrat du combat contre Zale



Marcel eût bien du plaisir à donner cette signature. C'est celle du contrat du championnat du monde, contre Zale (à gauche). Derrière Marcel, Lesnevich.

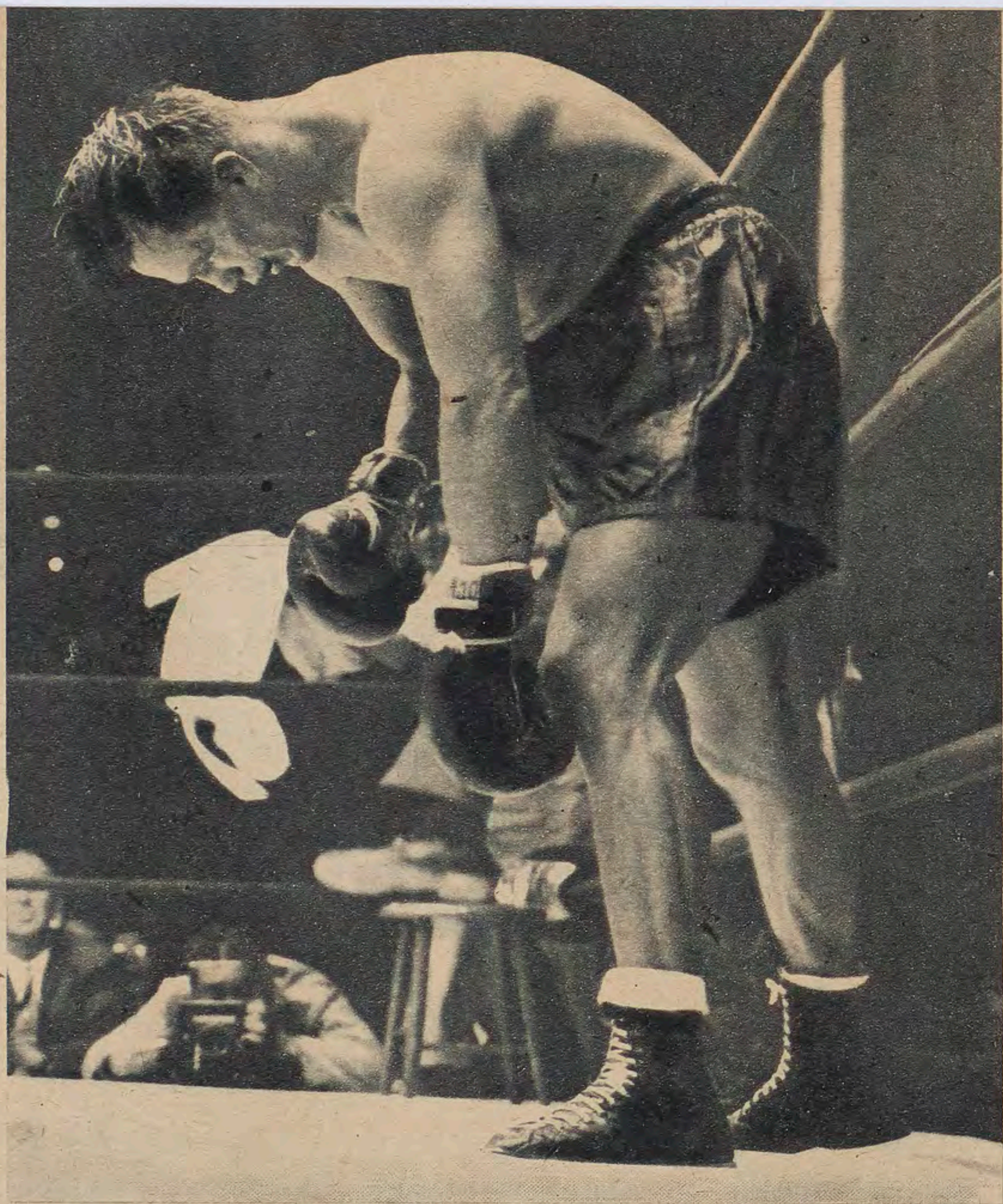
21 septembre 1948 : Zale perd son titre de champion du monde



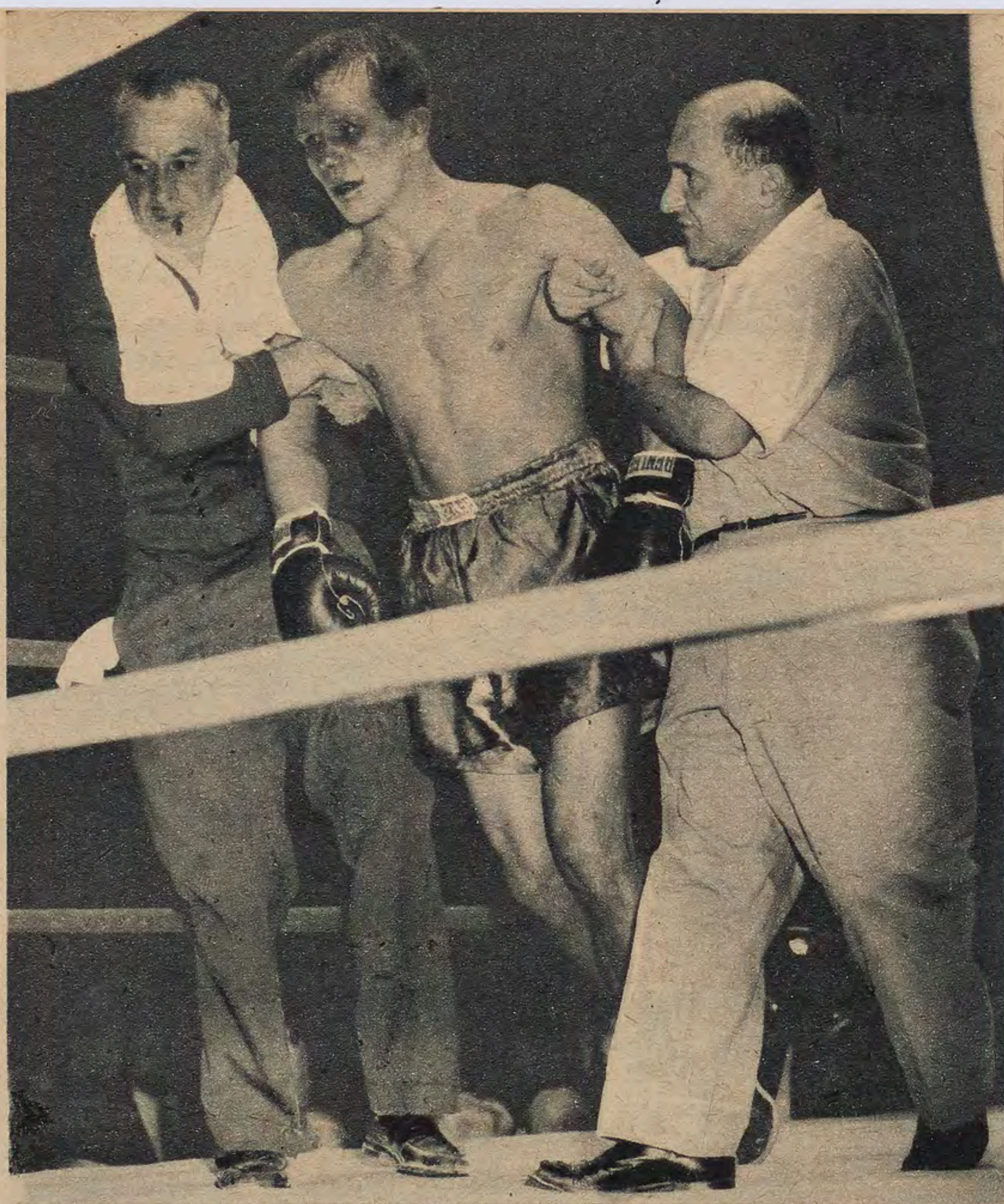


Le film du II^e round fatal à Tony Zale

C'est une victoire indiscutable que Marcel Cerdan remporta sur Tony Zale, qu'il contraignit à l'abandon à l'appel du douzième round. Un magistral crochet du gauche du Français lui valut la victoire. Voici ce coup, tel qu'il a été décomposé par « l'œil magique », depuis le moment où Cerdan prend son élan jusqu'à celui où, sauvé par le gong, Zale, inerte, tombe la tête la première dans les bras de l'arbitre, cependant que les soigneurs de l'Américain accourent pour le ramener dans son coin.



A bout de forces, vidé, Tony Zale, à qui Cerdan vient de porter l'estocade décisive, est incapable de rester debout. Emporté par son propre poids, il va tomber. La couronne de champion du monde changera de détenteur.

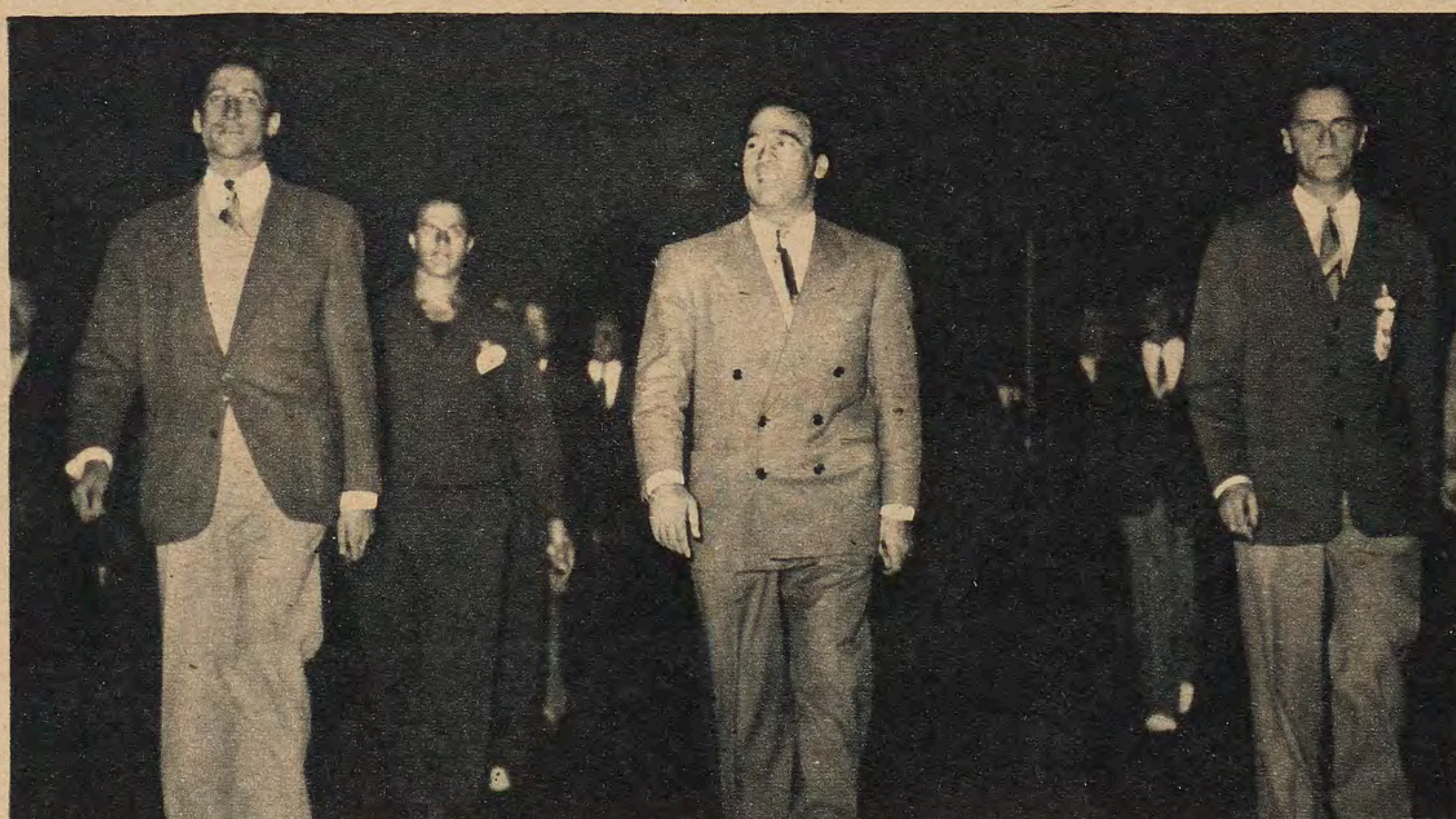


C'est un homme inconscient que les seconds de Tony Zale soutiennent maintenant. Hébété, l'Américain restera dans son coin à l'appel du douzième round et Cerdan sera proclamé vainqueur et champion du monde.



Voilà un trophée auquel Marcel Cerdan tenait tout particulièrement : la ceinture spéciale offerte par le magazine américain « The Ring » à tous les champions du monde. A son arrivée à Casablanca, Marcel Cerdan a dû la sortir de ses bagages pour satisfaire la curiosité de ses fidèles supporters.

Le retour triomphal dans Paris en délire



Marcel Cerdan, qui avait été reçu le matin même par le Président Vincent Auriol, remonte les Champs-Élysées sous les vivats de la foule. A g., Hansenne; à droite, l'escrimeur Jean Buhan.



L'hommage au Soldat Inconnu. Marcel fixe la flamme qu'il va ranimer avec le Général Giraud.



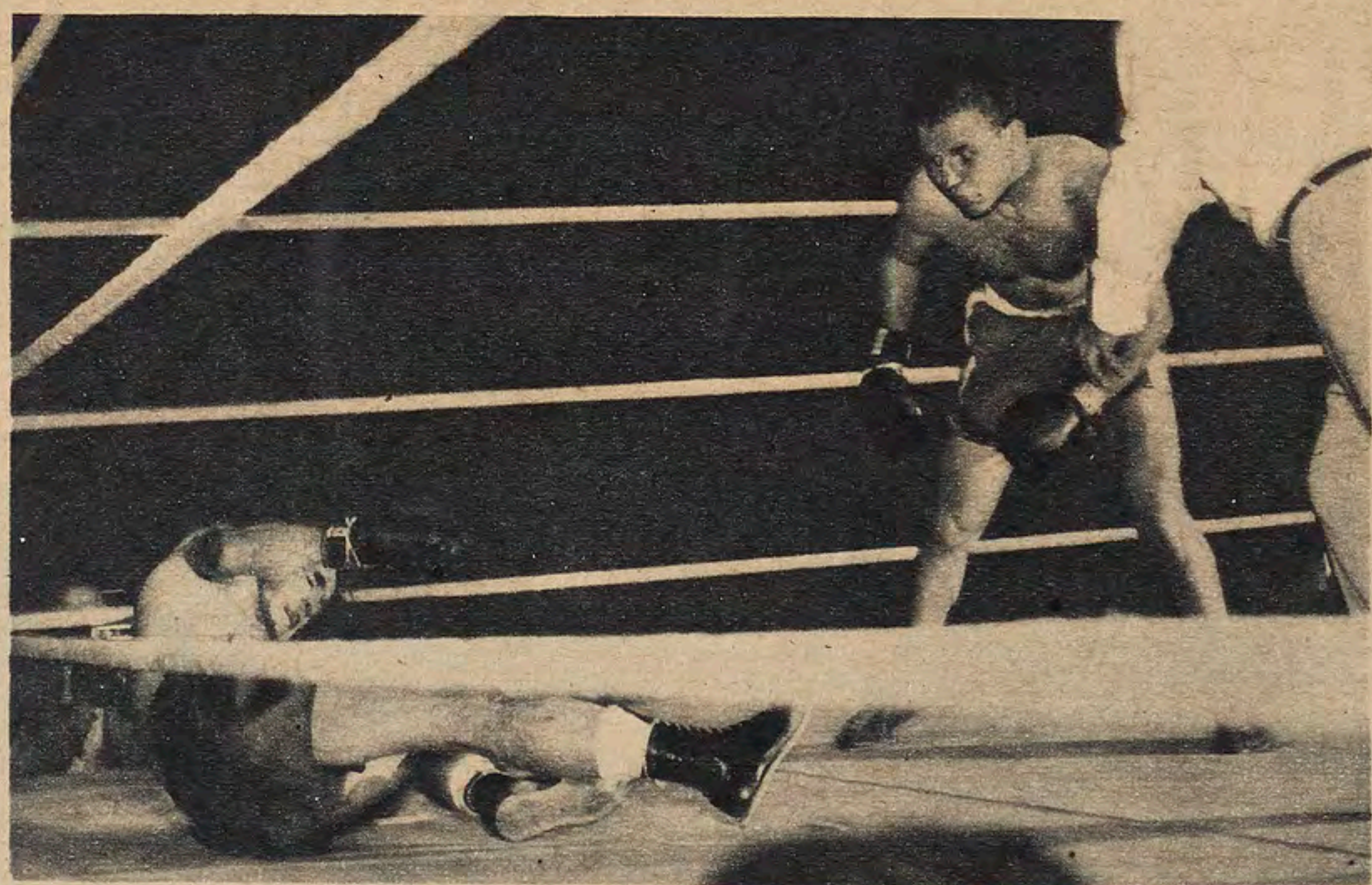
Dans les jardins de l'Élysée, au cours de la réception, M. Vincent Auriol remet une médaille d'or à Marcel pour son titre de champion du monde. Au centre, M. Yvon Delbos.



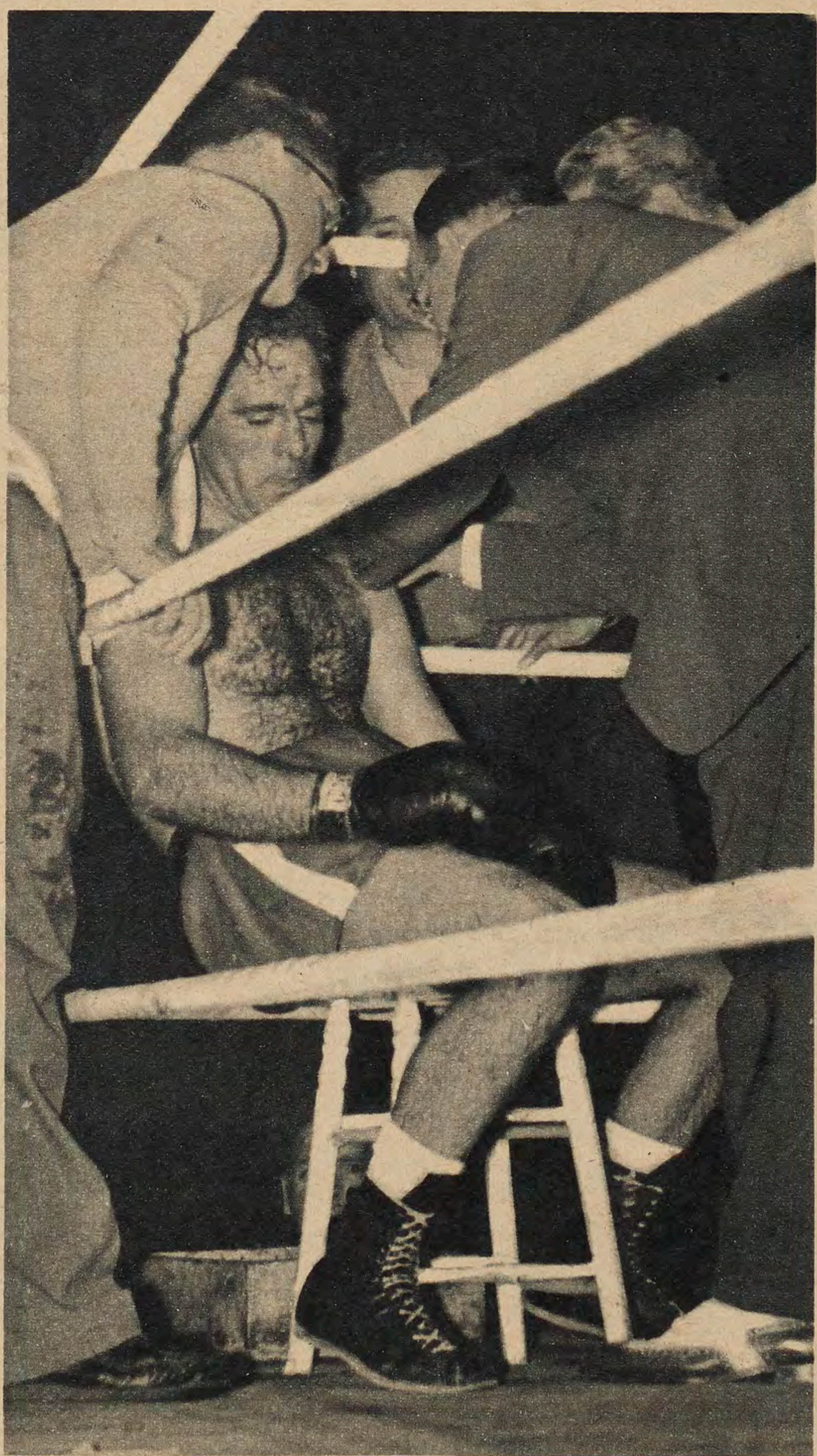
Réclamé par la foule des spectateurs de Colombes, lors du match de football France-Belgique, Marcel Cerdan effectue un tour d'honneur.

Et c'était Détroit, Jake la Motta
une blessure, la perte du titre...





Sans la poussée qui fit trébucher Cerdan et lui causa, peut-être, la déchirure musculaire dont il souffrit par la suite, Marcel serait peut-être encore champion du monde, un champion du monde bien en vie et heureux...



Ce n'est que sur les exhortations de Lew Burston et de Jo Longman que Cerdan se résigna à l'abandon. Sur le visage de Marcel se lisent, en même temps, la douleur et la déception d'avoir à cesser la lutte contre La Motta.



Bien qu'il ait été empêché de se servir totalement de son gauche, Cerdan n'en continua pas moins le combat pendant neuf reprises. La Motta, avantage par l'accident de son rival, ne semble pourtant pas être à « la fête ».



Jake La Motta est devenu champion du monde des poids moyens. Il quitte l'arène en saluant le public, tout en soutenant Marcel Cerdan qui ne semble pas encore réaliser l'étendue de sa malchance et paraît hébété.

Je demande aux Français de bien vouloir me croire :

MARCEL EUT REPRIS LE TITRE A LA MOTTA

par LEW BURSTON
manager américain de Cerdan

QUARANTE-HUIT heures après la terrible tragédie des Açores, quand nous avons décidé de réaliser ce numéro-souvenir en hommage à Marcel Cerdan, nous avons téléphoné à Lew Burston à New-York pour le prier de bien vouloir nous adresser un article.

Surmontant sa douleur — il considérait Marcel Cerdan et Jo Longman comme des fils — Lew Burston a écrit le texte ci-dessous qui nous est parvenu, après notre conversation, par le premier courrier aérien.

QUE voulez-vous que je vous dise devant un tel malheur ? Qu'en dépit de mes cheveux blancs je me sentais toujours un homme jeune et que, d'un seul coup, après la catastrophe, je me suis senti un vieux bonhomme...

J'ai été comme vous tous. Je n'ai pas voulu y croire. Aujourd'hui, j'y suis bien forcé. Vous aussi, hélas ! Ah ! quel malheur...

C'est par Jo Longman que j'ai connu Marcel. Jo était mon élève. A dix-sept ans il était avec moi à New-York. Je l'ai ramené à Paris. Et puis, la vie nous a séparé. Il m'a téléphoné un jour : « Lew, il faut s'occuper de Marcel, c'est un futur champion du monde. »

Je l'ai cru sur parole.

J'ai bien fait. Sans Jo, Marcel ne fût jamais devenu mon poulain. Mon ami. Un second fils, Jo étant le premier. Sans Jo, je me désolerais aujourd'hui sur le sort d'un beau champion, d'un grand champion : je ne pleurerais pas un être cher... deux êtres chers... trois êtres chers !

Marcel ne m'obéissait pas toujours, dans la vie, mais sur le ring il était un grand garçon sage. Il a toujours merveilleusement compris ce que j'attendais de lui, il a toujours splendidement exécuté le combat que je désirais lui voir mener. Il serait ridicule de ma part de vanter ses mérites de boxeur. Les Français les connaissent aussi bien que moi. Ce qu'ils ne soupçonnaient pourtant pas, c'est le don étonnant qu'il avait d'assimiler ce qu'on lui apprenait. Du jour au lendemain : il SAVAIT. Je n'aime pas parler de génie. Je crois cependant qu'il avait le génie de la boxe. Il était d'ailleurs trop doué. Et c'est seulement dommage qu'il l'ait su ! Mais tel qu'il était, Marcel était un combattant stupéfiant, aux ressources insoupçonnées, au courage indomptable, un homme qui ne connaissait pas la peur.

Je vous écris tout ça de mon bureau du Madison Square Garden. Je me sens très las. Je tente de m'abrutir à la tâche. Je n'y parviens pas. On n'oublie jamais ceux qu'on a profondément aimés. Marcel... Jo... Depuis Détroit je ne vivais que pour eux ; chaque jour j'ai travaillé pour eux ; chaque jour j'ai lutté pour eux. Ce n'était pas toujours facile, mais ils méritaient tous les deux le mal que je me donnais pour les satisfaire. La plus belle récompense de tous mes efforts eût été de voir Marcel retourner en France Champion du Monde. Le destin ne l'a pas voulu...

Croyez-moi, amis Français, croyez un vieux renard des rings, Marcel eût gagné ce match revanche, il l'eût gagné en le menant tambour battant, comme il eût gagné le duel de Détroit s'il n'avait été blessé.

J'ai cessé de pleurer. J'ai trop pleuré dans les premières heures. Il y a des années que ça ne m'était arrivé. Je supposais même que ça ne m'arriverait plus. Je ne pouvais deviner quelle affreuse tragédie se préparait, je ne pouvais pressentir qu'au lieu de Marcel, Jo et Paul, c'est un télégramme m'annonçant leur mort que je devais aller chercher à l'aérodrome d'Ildewell.

Un si grand boxeur, un si fidèle ami, un si brave homme...

Ils m'aimaient bien, je crois, tous les trois.

Mais ils ne sauront jamais combien je les ai aimés. Ils l'ont peut-être senti, mais je ne le leur avais jamais dit ouvertement. J'en ai le regret.

Mais c'est trop tard...

LEW BURSTON.

"Guéri, je prendrai ma revanche" s'était juré Marcel Cerdan résolu...



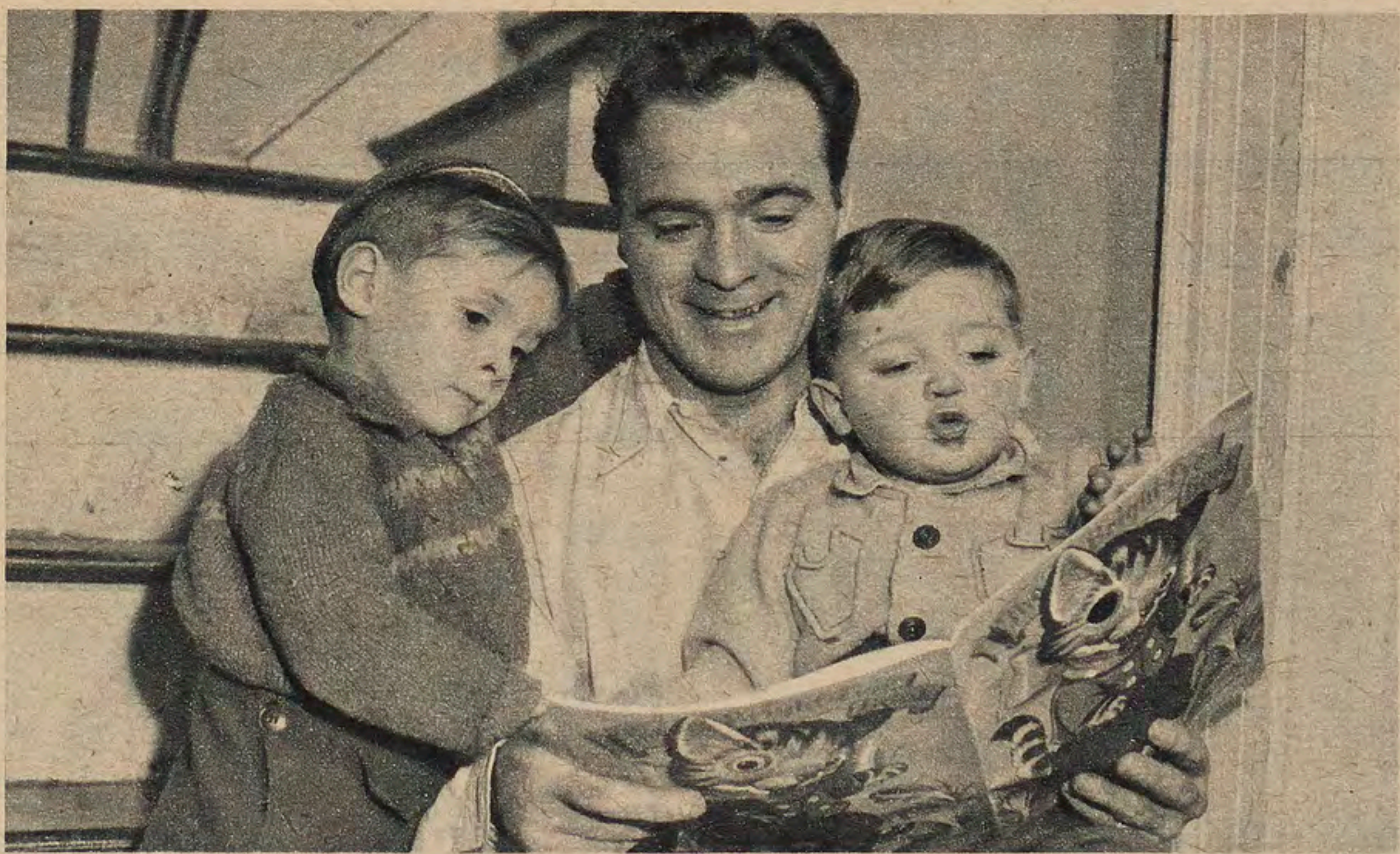
Marcel Cerdan, qui est sur le chemin du retour, descend de l'avion qui l'a amené de Détroit à New-York. Il porte le bras en écharpe mais a retrouvé son sourire. Devant Marcel, Lew Burston, son représentant aux U.S.A., qui lui ouvrit les portes du championnat. Derrière lui, Jo Longman

... mais Jake La Motta, le 28 septembre n'a pas respecté sa signature !



Sous le regard bienveillant du Colonel Eagan, et celui presque moqueur de Jake La Motta, Cerdan s'apprête à signer le contrat pour la revanche du championnat du monde. Marcel semble méfiant. Pressentait-il déjà la dérobade de La Motta et le terrible accident dont il serait victime ?

Il était fier de sa brasserie dont les rideaux se sont baissés le 28 octobre...



Il était fier de ses trois fils qui ne sont plus que des orphelins



Toute ma vie je me souviendrai de notre exhibition de Troyes

par Valère BENEDETTO

JE ne sais pas ce que mon avenir de boxeur me réserve. Je ferai tout pour devenir une grande vedette. Et pour cela j'aurai à livrer des combats qui marqueront ma vie de boxeur et ma vie d'homme, mais, quoi qu'il arrive, quoi que je réussisse, quels que soient les combats que j'aie à livrer, les hommes que j'aie à rencontrer, jamais, non jamais, je n'oublierai le soir du 26 octobre 1949, où je fus le dernier partenaire de Marcel Cerdan sur le ring du Cirque de Troyes, le dernier garçon à croiser les gants avec lui.

Non ! Ce n'est vraiment pas possible que tant de vie, tant de force, tant de gloire soient anéanties, comme cela, d'un seul coup.

Ce soir-là, Marcel était déjà en grande forme, et alors que nous échangeons des coups, confusément, je pensais : « S'il fallait que je le rencontre pour de bon, comment m'y prendrais-je ? » Je suis sûr qu'il était invincible. Il était trop fort, et trop rapide pour trouver son maître.

Quand notre exhibition fut terminée, il s'approcha de moi, passa son bras autour de mon épaule, afin que l'on nous photographie ainsi l'un avec l'autre. La foule applaudissait, applaudissait... Je n'avais jamais entendu autant de bruit. C'était pour Marcel, mais j'étais fier, si fier d'être associé à son succès, et je crois qu'à ce moment-là j'étais plus heureux qu'un jour de victoire.

Cette soirée restera pour toujours gravée dans ma mémoire et ces trois rounds, les trois derniers rounds de Marcel Cerdan, seront pour moi le plus émouvant souvenir de ma carrière.

(Recueilli par A. DICKSON.)



Ils ont été unis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie

On ne pouvait pas voir l'un sans les autres. Ils étaient amis de longue date et s'étaient prouvé leur mutuelle affection. Il y avait Marcel, le champion, le boxeur au cœur d'or, à la simplicité touchante. Il y avait Paul, l'ami Paul, restaurateur à Montmartre, qui avait accueilli Marcel lors de ses débuts et l'avait traité comme le fils de la famille. Il y avait Jo, parfois laconique, parfois bourru, qui avait guidé de son mieux Marcel jusqu'au titre suprême grâce à ses relations aux U.S.A. Marcel, ni Paul, ni Jo ne sont plus. Ils sont morts dans le même avion : ensemble, comme de vrais amis...





**MARCEL NE S'ÉTAIT EFFONDRE
QU'UNE FOIS : DE DÉSESPOIR...**

Au stade du Heysel, le 23 mai 1948, Cerdan vient d'être injustement déclaré battu par l'arbitre anglais, M. Little. Désormais, c'est le Belge Delannoit qui est l'officiel champion d'Europe. Désespéré par ce verdict inique, Marcel, qui n'a pu surmonter sa peine, s'est effondré. Il sanglote, pleurant ses projets détruits.